

Larson

Wolvennest *Le pacte des loups*

Gros Coeur p.11 Puggy p.12 Alice on the roof p.16 Manuel Hermia p.20
La fin des festivals d'été? p.22 Focus sur les premières parties p.32



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x





MUSISCOPIE

INFORMER, CONSEILLER ET ACCOMPAGNER LES ACTEUR-RICES DE LA MUSIQUE EN FWB

INFOS & INSCRIPTIONS : +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

JOURNÉES D'INFO, D'ÉCHANGE ET DE CONSEIL

APPRÉHENDÉZ CONCRÈTEMENT LES PROBLÉMATIQUES & THÉMATIQUES LIÉES À LA PRATIQUE DES MÉTIERS DE LA MUSIQUE ET À LEURS ENJEUX AVEC LES MEILLEUR-ES SPÉCIALISTES DANS LEURS DOMAINES RESPECTIFS.

CONSEILS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ? BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE OU D'UN CONSEIL POUR ABORDER LES PROFESSIONNELS ETC. PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS.

DISPOSITIF D'ACCOMPAGNEMENT SUR MESURE - 6X12

DURANT DOUZE MOIS, SIX MUSICIEN-NES OU GROUPES BÉNÉFICIERONT D'UN SUIVI PERSONNALISÉ. LES DEMANDES D'INSCRIPTION POUR 2026 SONT OUVERTES !

CONSULTEZ L'AGENDA 2025-26 ET LES NOUVELLES FORMATIONS !



AMPLO

sabam
for culture

PlayRight®

rtbf.be

LE SOIR

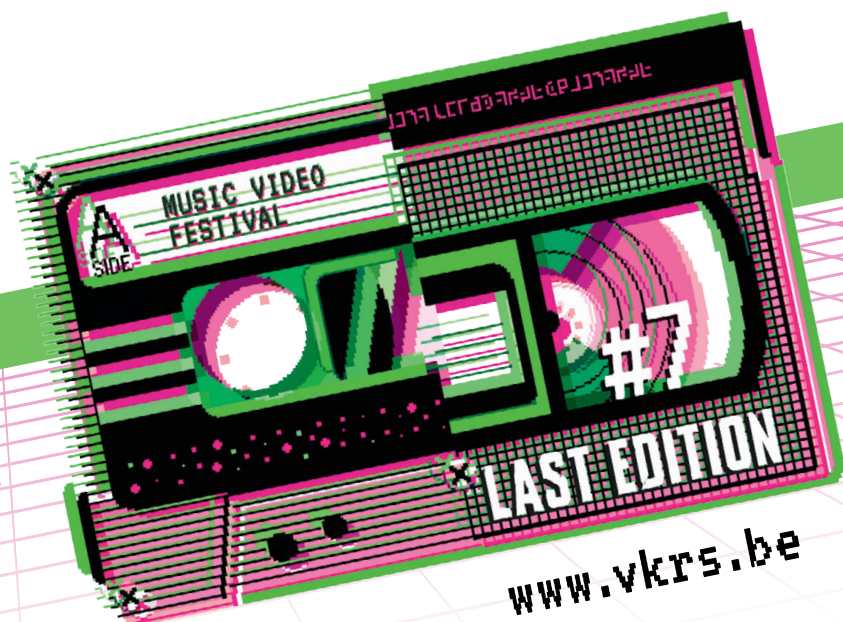


FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

27, 28 & 29 NOVEMBRE 2025

VIDEO KILLED THE RADIO STAR
MUSIC VIDEO FESTIVAL

Théâtre Les Riches-Clares
24, RUE DES RICHES-CLAIRES - 1000 BRUXELLES



Let the beast out!

Opéras en création
info & tickets via aismusica.be

NEXT
OPERA DAYS **ANIMAL**
15.11 - 10.12.25

15 & 16.11 - Happy Time - CC Uccle
27.11 - Fauves - Le Senghor
28 & 29.11 - Lost & Found - La Balsamine
30.11 - Fanto & Lou - CC Verviers
03.12 - Fanto & Lou - Le Senghor
10.12 - Fanto & Lou - PBA de Charleroi



Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps
Juliette Depré
Maïlis Elliker
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trices
Nicolas Alsteen
Julien Broquet
Victoria De Schrijver
Vanessa Fantinel
Louise Hermant
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Philomène Raxhon
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Bernard Vincken

Rolatrice
Maïlis Elliker

Couverture
Wolvennest
©Void Revelations

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 15 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
INNI group

Prochain numéro
Janvier 2026



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

rtbf .be

LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Victor Pattyn
Sara Bastai
Maël G. Lagadec
Bernard Babette

P.12

Prêt-es pour le retour de Puggy ?



P.16

Nouveau départ pour Alice on the roof



P.20

Manuel Hermia, en théorie



P.22

Du mouvement dans les festivals d'été



P.26

Musique classique, (en)quête de nouveaux formats



P.32

Pourquoi jouer en première partie ?



Édito

Ça tange, en ce moment. C'est peu de le dire. Le secteur culturel, celui de l'enseignement, de la recherche – et bien d'autres encore – sont inquiets. Tout comme une bonne partie de la population. Difficile d'entrevoir une lueur positive face aux annonces de coupes budgétaires et aux choix politiques qui s'enchaînent.

Entre la fin annoncée de Médiathèque Nouvelle et les politiques qui vont jusqu'à questionner l'utilité même d'un ministère de la Culture, on sent poindre une drôle d'époque. Une époque où la culture semble déranger, coûter trop, parler trop, penser trop.

Pourtant, la culture n'est pas un supplément de confort. C'est ce qui relie, ce qui crée du sens et de la cohésion. Derrière chaque projet qu'on étouffe, c'est un peu de démocratie qu'on éteint.

Et pendant qu'on débat de sa "rentabilité" ou de son "utilité", les festivals, eux, se cherchent. Certains peinent à remplir, d'autres s'interrogent sur leur modèle. Faut-il réinventer la formule ? Sans doute. La réponse est peut-être à chercher dans moins de gigantisme, plus de lien, plus de collectif.

Oui, le climat est rude. Si tout vacille, il faut en profiter pour se faire du bien en écoutant de la musique. De récentes études montrent que chanter en rythme serait une question de survie pour notre espèce. Preuve que la culture, l'enseignement et la recherche sont bien plus que de simples variables d'ajustement.

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN Wolvennest

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Christian Martin
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 Gros Coeur
p.12 Puggy
p.14 Akro/Le Manou
p.15 Julie Rains/Alice George Perez
p.16 Alice on the roof
p.18 KAU/Wajdi Riahi Trio
p.19 Fanny Libert

Articles

p.20 AVANT-PLAN Manuel Hermia
p.22 360° Festivals d'été : la fin d'un modèle ?
p.26 TENDANCE De nouveaux formats pour les concerts de musique classique ?
p.28 APERÇU Ça bouge bien, dans les marges du rock
p.30 IN SITU Magasin 4
p.32 180° Les premières parties

Les sorties

Bonus

p.38 CULTE Sttella
p.40 4x4 ShunGu
p.41 ARRÊT IMAGE Sarah Wéry et Chloé Larrère
p.42 J'ADORE... IAMWILL
p.42 L'ANECDOTE OK PANDA

Christian Martin, au top du top



Christian Martin est aussi un artiste aux multiples talents, mêlant musique, poésie et performance.

TEXTE : VANESSA FANTINEL

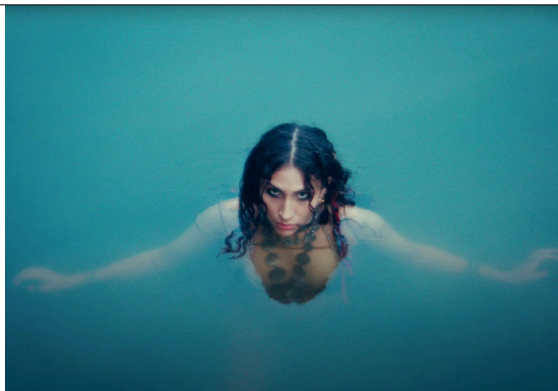
La carrière musicale de Christian Martin a débuté avec son frère Claude – toujours son associé aujourd’hui. « Ensemble, on a d’abord monté un petit studio pour faire de la musique, puis on a commencé par produire d’autres artistes et c’est ainsi qu’est né Team4Action en 1988. » Cette société d’édition et de production gère les labels T4A et Blue Milk Records. Gestionnaire de catalogues d’édition, elle émet des contrats, répartit des droits et produit toujours des disques, comme le prochain Saule, annoncé pour janvier 2026.

Bassiste et producteur du groupe Sttella, qui fête ses 50 ans avec une tournée, Christian est aux premières loges des conséquences élargies de la disparition progressive du disque car il est tout autant arrangeur, compositeur, producteur, ingénieur du son, que président de PlayRight, l’organe de gestion collective des droits voisins en Belgique. Les droits voisins, c’est la rémunération à laquelle chaque artiste a droit si son œuvre est copiée, diffusée ou retransmise. Comme sur les plateformes de streaming. L’équation est simple, « qui dit manque de streaming dit perte de droits et paupérisation des artistes ».

En janvier 2025, PlayRight « tirait la sonnette d’alarme et appelait les plateformes à mettre les artistes belges en évidence ».

À l’origine de cette apostrophe, plusieurs constats qui révélaient en 2024 un alarmant manque de visibilité des productions belges. Spotify licenciat la même année les trois employés qui s’occupaient du Bénélux, dont le responsable éditorial de la Belgique. Par extension, conclut Christian Martin, « les playlists éditoriales étaient supprimées et il ne restait que les playlists algorithmées ». Celles qui ne tiennent pas compte de l’impact des artistes sur leur communauté. Or, changer le monde, aujourd’hui, commence parfois par bousculer l’algorithme. Une tentative a été inaugurée fin août 2025 : la publication sur le site de PlayRight et sur Spotify, du “Top 100” de la musique belge, classement des singles les plus populaires de la semaine, basé sur les chiffres officiels de streaming et airplay en Belgique.

Ce Top 100 est relayé chaque dimanche sur Tipik et aussi en Flandre (NRJ Vlaanderen) car le classement est également disponible pour les singles les plus écoutés au nord du pays. « On espère un effet vertueux sur la vie des titres et des artistes. Si le secteur et les médias soutiennent l’initiative, une fois le public touché, ça pourrait déclencher des mouvements. Puisqu’il n’y a plus personne derrière l’algorithme belge, on peut jouer avec ! »



clip

trap-RnB

ANJEES G.G

Amazon

Repérée lors du concours Du F. dans le texte 2025, ANJEES G.G vient de passer à la vitesse supérieure avec la sortie d'un premier EP intitulé *Soleil Sur La Tôle*. Le morceau *Amazon*, qui en est extrait, bénéficie d'un clip superbement mis en images par Victor Ibarrondo et Benjamin Dupret. ANJEES G.G y fait le taf avec une formule imaginée à la jonction de la trap, du RnB et de sonorités sud-américaines telles que le dembow ou la cumbia.



pianiste

chanteuse

Alma (Laloy)

Entre tradition et modernité

Alma Laloy est pianiste, compositrice, auteure et chanteuse. Elle baigne dans l'univers musical depuis l'enfance... On la croise depuis quelques temps derrière, devant, à côté de nombreux projets, sous son nom d'artiste (Alma, où elle explore un registre oscillant entre pop, rock et folk) ou avec des ensembles comme Folk Nervermind (un groupe de reprises de Nirvana axé... "trad") ou encore avec le duo accordéon-contrebasse DYAD. Ah oui, son père c'est le musicien Didier Laloy. Tel père...



EP

prog-rock-noise

Schiste

heptapocatrompetolypse

Dans le style musical à rallonge et hyper pointu de l'année, Schiste se pose un peu là. Pour faire plus simple, disons que le groupe balance entre math-rock et noise-prog. Schiste regroupe des musiciens venus d'horizons divers/variés (Kermesz à l'Est, Noubu Noubu, Aucklane...) et sortira donc un nouvel EP, le deuxième, en ce mois de janvier 2026. L'instrumentarium et l'univers du band sont interpellants et devraient intéresser les amateurs de dingeries à la Gong et autres Unik Ubik.



docu

classique

Musique Classique, la nouvelle trend? *Alive & kicking*

Souvent présentée comme un style anachronique ou une tradition poussiéreuse, la musique classique séduit aujourd'hui de nouvelles générations. Produit par la RTBF, ce documentaire se penche sur la trajectoire du genre à travers les carrières de jeunes artistes belges. On y découvre notamment les (r)évolutions insufflées par la compositrice Apolline Jesupret, la violoncelliste Camille Thomas, le groupe Kowari ou la musicologue Valentine Jongen.



new-band

plagright-100

Fake Empire

Girrrrrls power

Fake Empire est un "girls power band" orienté indie pop/rock. En son sein, les trois frangines Melery et leur amie Clémence. Après leurs études au Jazz Pop Studio, elles remportent L'Envol des Cités (2022), participent au Humo's Rock Rally et jouent e.a. à Ronquière ou aux Solidarités. Elles travaillent activement sur un premier EP, cofinancé par l'AB et le VOLTA via l'appel à projet BxBoost, une initiative visant à stimuler des projets musicaux de « Bruxellois-es engagé-es ».

En vrac...



© CNN199

• Trois Cent Soixante

**Une expo et un livre à venir
pour le collectif CNN199**

Jusqu'au 16 novembre, l'Espace Vanderborght à Bruxelles accueille une exposition intitulée Trois Cent Soixante, un focus sur 35 ans d'activisme hip-hop du collectif CNN199. CNN199 s'exprime tant par le graffiti que par le rap et le collectif en a été un des pionniers en Belgique.

Décrite comme une « immersion artistique dans l'univers du graffiti au cœur d'un lieu urbain », cette exposition investira donc les lieux durant un mois, afin de célébrer toutes les formes de street-art.

« Au-delà de l'esthétique, (l'exposition) vise à sensibiliser aux enjeux sociaux et culturels du street-art : encourager le dialogue, lutter contre le racisme et la xénophobie, et promouvoir la tolérance et le respect. Des ateliers et activités participatives favoriseront l'engagement du public. Enfin, l'événement servira de tremplin à la publication d'un ouvrage retraçant l'histoire, les membres et l'impact de CNN199. »

**Trois Cent Soixante,
du 10 octobre au 16 novembre 2025
Espace Vanderborght –
rue de l'Écuyer 50 à 1000 Bruxelles**

• L'aventure s'achève pour Chouette asbl

Leurs groupes et artistes orphelins...

Chouette est un collectif d'artistes qui a vu le jour en 2011. Au fil des projets, l'association était devenue une interface de production, promotion ou diffusion et elle rassemblait en son sein des artistes et groupes d'horizons aussi divers et variés qu'Araponga, Super Ska, Aleph Quintet, M. Chuzi, Azmari, etc.

Dans un communiqué partagé cette semaine, l'équipe de l'asbl souligne : « Grâce à vos soutiens et à votre confiance, nous avons pu vivre une histoire riche en collaborations, en rencontres

précieuses et en moments partagés qui ont compté. Cela a également participé au développement des groupes que nous avons accompagnés tout au long de ces années. » L'asbl y fait également état des difficultés qui ont touché leur entreprise ces dernières années. « Nous avons toujours voulu professionnaliser et pérenniser nos activités (...) mais avec des moyens limités, trop souvent insuffisants pour rémunérer équitablement le travail nécessaire à la gestion de la structure et à l'accompagnement des projets. Malgré les efforts déployés, force est de constater que nous n'arrivons pas à atteindre un équilibre durable. Le contexte global n'aide pas : les opportunités de concerts se raréfient, les cachets diminuent et la crise fragilise l'ensemble du secteur culturel. »

Chouette assurera la production et l'administration de leurs projets jusqu'à la fin de l'année 2025, afin d'accompagner les projets en cours. Une belle aventure s'achève... en espérant que d'autres structures ne suivront pas ce même chemin vu le contexte politique et budgétaire.

• Ouverture du "nouveau" Magasin 4

Rendez-vous désormais rue de l'Entrepôt

Le Magasin 4 est une salle de concert alternative, orientée punk & metal, fondée en décembre 1994. Son nom provient de sa première adresse : le 4 de la rue du Magasin, alors pas loin du centre de Bruxelles. En 2008, le bâtiment d'origine est contraint de fermer et, en octobre 2009, la salle trouve un nouvel abri au 51B, dans l'avenue du Port, près de Tour & Taxis, le long du canal. Mais une fois encore, les lieux doivent être démolis dans le cadre de réaménagements de ce quartier en pleine transformation. En attendant la construction de leur nouvelle salle, à l'angle de l'avenue du Port et de la rue de l'Entrepôt, le Magasin 4 s'installe une fois encore dans un lieu temporaire, à Anderlecht, rue de la Petite Île. Le 19 septembre, le Magasin 4 fête son emménagement dans ses nouveaux locaux, conservant toujours son orientation alternative – punk, metal, noise, expérimental... – et toujours gérée de façon indépendante, avec une équipe bénévole. Coût de l'opération ? On a annoncé dans la presse un montant d'environ 5 millions d'euros, provenant de la Ville de Bruxelles et de la Région, un projet intégré dans le Contrat de rénovation urbaine Citroën-Vergote, pas loin du futur musée KANAL donc.

**MAGASIN 4 – rue de l'Entrepôt 7
1020 Bruxelles (Laeken)**

• Institut Fédéral des Droits Humains Une enquête participative "Espace pour les voix critiques"

L'Institut Fédéral des Droits Humains (IFDH) mène une enquête sur l'expérience des artistes en Belgique. Cette enquête, en ligne, vise à identifier les éventuels obstacles auxquels les artistes sont confrontés en Belgique, ainsi que leur perception de la liberté artistique. Les résultats serviront de base à des recommandations politiques concrètes. Un rapport d'enquête sera ainsi transmis au Parlement fédéral. « Les artistes jouent un rôle démocratique essentiel, de plus en plus menacé dans le monde par l'intimidation, l'ingérence ou la censure. Vous êtes artiste en Belgique ? Prenez quelques minutes pour remplir le questionnaire. Vos réponses resteront entièrement anonymes. » Rendez-vous sur <https://surveys.uclouvain.be>.

• Palmarès de la Vitrine Chanson et Musique jeune public Fou les animaux et le spectacle Ylitys primés

Chaque année, la Vitrine Chanson et Musique jeune public vient récompenser les meilleures productions musicales créées à l'attention des enfants en Fédération Wallonie-Bruxelles. Au terme de l'édition 2025, qui s'est déroulée les 29 et 30 septembre dernier, à Bruxelles, le jury a dévoilé les noms des lauréats. Lors de ce grand rendez-vous, six spectacles de chanson et musique jeune public ont été présentés devant des professionnel·les du secteur, en présence d'un public scolaire. Le prix de la ministre de la Culture revient au spectacle *Feu les animaux* de Marie Lecomte et Rien de spécial asbl (dès 6 ans), tandis que le groupe Slouchaï repart avec le prix de la ministre de l'Enseignement fondamental pour son spectacle *Ylitys* (de 2 à 5 ans). Primées, ces deux créations vont, très probablement, rencontrer les applaudissements des petits – et des grands – dans les prochains mois.

• Véronique Vincent la voix d'Aksak Maboul s'est éteinte

« Nous avons perdu Véronique Vincent, une personnalité très appréciée dans le monde de la musique. Elle a apporté vie, créativité et passion à Aksak Maboul et Les Tueurs de la Lune de Miel. Son esprit et ses chansons continueront de résonner chez tous ceux qui ont eu la chance de la connaître. » C'est en ces quelques mots que le label Crammed Discs, le label de son compagnon à la ville et sur scène Marc Hollander, a annoncé le 5 octobre la disparition de Véronique Vincent. Elle nous

quitte bien trop tôt, à l'âge de 68 ans. Véronique Vincent est une figure majeure de la scène musicale belge underground. D'abord mannequin et artiste visuelle, elle rejoint à la fin des années 70 le groupe expérimental Aksak Maboul, fondé par Marc Hollander, y apportant une voix singulière et une écriture très poétique marqué par le surréalisme. Elle marque ensuite les esprits au sein des Tueurs de la Lune de Miel, un groupe de rock très expérimental né de la fusion d'Aksak Maboul et des Honeymoon Killers. Le groupe y propose un mélange détonnant de rock, new wave et dadaïsme qui connaît un pic de notoriété en 1981 avec la reprise décalée de *Route nationale 7* (originellement de Charles Trenet) ou avec le single *Décollage*. On vous conseille quant à nous l'écoute de leur autre reprise d'anthologie, *Laisse tomber les filles*. Discrète pendant plusieurs années sur la scène musicale, Véronique Vincent revient en 2014 avec la sortie de *Ex-Futur Album* d'Aksak Maboul, composé d'enregistrements inédits du groupe datant des années 80, relançant ainsi son aura. Et puis ce seront *Figures* et *Une aventure de VV* (songspiel), quelques années plus tard. À la croisée de l'avant-garde et de la chanson pop, Véronique Vincent laissera une empreinte rare, à la fois radicale et poétique.

• **Éric Legnini remporte Les Victoires du Jazz Fort en piano!**

Équivalent hexagonal des Grammy Awards pour le jazz, pendant des très médiatiques Victoires de la Musique, Les Victoires du Jazz mettent chaque année à l'honneur les personnalités les plus en vue de la scène jazz en France. Embarqué dans le collectif PianoForte aux côtés de Baptiste Trotignon, Bojan Zulfikarpašić et Pierre de Bethmann, le pianiste hutois Éric Legnini s'est largement distingué lors de la 23^e cérémonie des Victoires du Jazz en décrochant le titre suprême de "l'album de l'année", mais aussi celui du "concert de l'année". Professeur de piano jazz au Conservatoire royal de Bruxelles, Éric Legnini confirme un savoir-faire qui a, depuis longtemps, franchi les frontières du Royaume.

• **Budget culture**

Des économies... et la mort annoncée de Médiathèque Nouvelle

Le monde culturel est sous le choc à l'annonce de la fin du soutien apporté à Médiathèque (Nouvelle) qui souffre, depuis de nombreuses années, de la dégradation de son service de prêt (à l'heure des plateformes de streaming en tous genres, ciné & musique).

Le communiqué de presse de l'asbl précise : « *Au moment où l'institution allait fêter son 70^e anniversaire en 2026, le gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles a annoncé sa décision irrévocable de ne pas renouveler le contrat programme de l'asbl au 1 janvier 2027* ». « *Nous avons été choqués d'apprendre cette décision sans concertation préalable, sans avoir pu discuter des projets et des diverses propositions liées au nouveau projet de contrat programme et à l'avenir de l'association* », apprend-on encore dans le communiqué de Médiathèque Nouvelle.

Médiathèque Nouvelle, c'est 46,5 emplois équivalent temps-plein (56 employés). Une collection riche de milliers de CD, DVD, etc. « *Ces missions faisaient de Médiathèque Nouvelle un pilier du service public culturel, garant de l'équité territoriale, de la continuité éducative et du lien entre création, connaissance et citoyenneté* », conclut enfin la Directrice générale de la MN, Édith Bertholet. L'asbl devrait rapidement commencer à clôturer les activités et faire les calculs de préavis. Avec en toile de fond, cette importante question qui tient à cœur à tout le monde : comment préserver cette collection riche de 70 années d'activité... ?

Une annonce qui s'inscrit dans une autre communication, émanant cette fois directement d'Elisabeth Degryse, la Ministre-Présidente et Ministre de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles, via son "Accord au Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour garder sous contrôle le déficit budgétaire" où l'on apprend que des « *mesures ont été choisies pour leur équité et parce qu'elles font sens. Tous les secteurs ont été mobilisés afin de contribuer à l'effort impliquant près de 500 millions d'économies structurelles d'ici 2029* ».

La culture verra ses subventions non-indexées en 2026 et connaîtra un moratoire sur les nouveaux agréments et nouvelles reconnaissances et ce, jusqu'en 2028 (cela concerne les "nouveaux" centres culturels, la lecture publique, langues lettres et livre, les centres d'expression et de créativité, l'éducation permanente et les arts plastiques). Autrement dit : plus de reconnaissance avant 2029. Autre effet collatéral annoncé : « *Les partis politiques font aussi leur part. Le Gouvernement a acté la suppression des reconnaissances fin décembre 2026 en tant qu'organisme de jeunesse, associations d'Éducation Permanente et Centre d'archives qui présentent des liens explicites avec les partis politiques* ». Ce qui aura également un impact sur des matières culturelles. Sale temps pour la culture, oui...

• **Brussels Jazz Vanguard**

Un disque vingle reprenant la sélection 2025

Pour faire suite à la première édition du Brussels Jazz Vanguard, un concours lancé dans le cadre du "Lotto" Brussels Jazz Weekend visant à mettre en lumière les jeunes talents du jazz, sort un disque vingle, Brussels Jazz Vanguard ONE, qui a été présenté le vendredi 10 octobre à VOLTA, à Bruxelles. Cet album réunit les enregistrements live des quinze groupes sélectionnés et qui se sont produits en mai 2025.

« *Le résultat est un panorama vibrant de la nouvelle génération de musiciens de jazz belges, avec en point d'orgue les lauréats de cette première édition : Orson Claeys (prix du jury) et C-RHYMS (prix du public)* ». On y retrouve du côté francophone de la sélection, des formations et artistes comme Marylène Corro, Bbung ou encore Bruant, le Just For Once Quartet ou le duo Peixe & Limão.

• **Concours Circuit 2025**

Une nouvelle formule pour accompagner 5 lauréat-es

Le Concours Circuit revient en 2025 avec une nouvelle formule axée sur l'accompagnement des talents émergents. Court-Circuit, fédération des organisations de concerts en Fédération Wallonie-Bruxelles, annonce le retour du Concours Circuit en 2025, dans une version entièrement renouvelée. Fini le couronnement d'un-e unique lauréat-e : cette nouvelle édition met l'accent sur la collaboration, le développement artistique et la professionnalisation. Désormais, cinq projets émergents sont sélectionnés collectivement pour bénéficier d'un encadrement sur mesure. Chaque groupe ou artiste collaborera étroitement avec une salle de concert membre du réseau Court-Circuit, dans le cadre d'un parcours structuré et personnalisé. Les cinq projets retenus ont été choisis à l'issue d'une journée d'auditions live organisée au KulturA. (Liège), en présence d'un jury composé de professionnel·les du secteur musical – programmateur·rices et représentant·es de structures affiliées à Court-Circuit.

Voici les artistes sélectionnés pour cette édition 2025, ainsi que les salles qui les accompagneront : BOBBI WATSON · en partenariat avec Le Belvédère (Namur), CYELLE · accompagnée par L'Entrepôt (Arlon), ECHAFAUDAGES OLÉ · soutenu par le Centre Culturel René Magritte (Lessines), PRETTY MUCH AVERAGE · en collaboration avec le Reflektor (Liège), THIS IS THE OMEN · accompagné par Eden x Vecteur (Charleroi).

Ces projets bénéficieront prochainement de résidences artistiques, de séances de feedback et d'un appui technique et administratif pour renforcer leur présence scénique et affiner leur performance live. À découvrir live sur la scène du Botanique le 5 décembre.



©VOID REVELATIONS

album

black-metal

Wolvennest

Le pacte des loups

ENTRETIEN : JULIEN BROQUET

Alors que La Muerte est en train de tirer sa révérence et donnera son dernier concert le 13 décembre au Botanique, son guitariste Michel Kirby (Arkangel, Length of Time, Deviate) sort *Procession* avec Wolvennest. Conversation au long cours et à bâtons rompus avec un monument, une légende vivante plutôt, du rock dur made in Belgium.

C'était quoi l'idée avec *Procession* ?

Michel Kirby : On voulait quelque part revenir sur les bases de nos débuts. Notre avant-dernier album s'était fait dans le mal. Ce qui arrive à la plupart des groupes, je pense. Surtout après dix années d'existence. Je pense qu'on a un peu retrouvé le feu. On a enregistré de manière nettement plus relax en tout cas. Marc (*De Backer, – ndlr*), notre troisième guitariste, nous a dit de commencer à deux. Qu'il attendrait les bases des morceaux. On a un home studio et d'habitude, on travaille vraiment à trois. Mais Marc sait bien ce que ça signifie. Chacun défend ses idées. Ça peut matcher comme ça peut clasher. Ce sont les dynamiques de création. Bref, il nous a dit de construire l'album, d'en dessiner le squelette. Et qu'il viendrait au moment des solos... C'est ce qu'on a fait avec François (*Breulet, alias Corvus von Burtle, – ndlr*) et ça a bien fonctionné. Sharon (*Schievers, aka Shazzula, – ndlr*), la compagne de ce dernier, a aussi bossé beaucoup plus librement. J'écris énormément de textes. Ça peut parfois être source de frustration pour quelqu'un qui chante dans un groupe. Lui donner l'impression, entre guillemets, de n'être qu'un ou une interprète. Mais quand je couche des mots sur papier, je pense beaucoup à celui ou à celle qui va les chanter. J'en tiens vraiment compte. J'écris pour lui ou pour elle. J'aime me mettre dans la peau de l'autre. Jouer avec les mots, les contextes.

De quoi parle votre disque ?

Ça fait 30 ans que je m'intéresse à Charles Manson ou à l'Église de Satan, Process Church of the Final Judgement... Je garde toujours cette ligne de conduite comme base de travail mais j'aime jouer avec le côté sibyllin des choses. Je peux écrire sur la recherche d'un paradis avant de révéler que ce n'est pas le genre de lieu qu'on imagine ou encore laisser planer le doute sur le fait que je parle d'une femme ou d'une drogue. Les thèmes abordés sont assez variés mais ils vont de pair avec des émotions disons écorchées. François s'est davantage investi dans les textes depuis un ou deux disques. Avant, c'était essentiellement moi. J'ai même écrit des paroles en français. Dans notre milieu, celui du black metal et du rock occulte, c'est nettement mieux accepté qu'avant. Dans le temps, pour percer en Angleterre, je pense surtout aux groupes de hard rock, il fallait faire comme Trust et enregistrer un album de rock en anglais. Même si c'était une catastrophe... J'ai l'impression que les gens sont beaucoup plus ouverts désormais. Que ça leur parle. Avec les réseaux sociaux et les plateformes de streaming, on a accès à beaucoup plus de musique et elle s'est mise à passer beaucoup plus facilement les frontières. Tu as des groupes de black metal qui chantent en vieux flamand. Ne pas comprendre une langue, ça ajoute encore au mystère...

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ces musiques ?

Elles m'ont indiqué un chemin que j'ai suivi. Je suis assez branché contre-culture et je suis quelqu'un de fidèle. Ça me dérange toujours les gens qui divergent. A fortiori quand c'est en quête de succès ou d'argent. Au travers de l'expérience, il faut selon moi aller chercher ce qui te touche vraiment. Regarde la différence entre Slayer et Metallica. Slayer n'a jamais vendu son âme et ses membres ont été aussi heureux, j'en suis sûr, que la bande à James Hetfield. J'étais à fond dans ses premiers albums. Je ne crache pas dans la soupe. Je dis juste comment je vois les choses. Quand Metallica a eu droit à son MTV Icons et y a fait chanter Avril Lavigne, je me suis dit qu'il s'était vendu. Les Américains n'ont pas mis en avant les groupes qui les ont influencés. Ceux qui les avaient passionnés et qui les passionnaient peut-être encore d'ailleurs. Pour moi, c'était un leurre. Une tromperie totale. En tant que fan de hard rock, on est très fidèles. Ça m'a encore renforcé dans la vision que j'avais de mon chemin. Dans mon jusqu'au-boutisme. J'en suis très heureux. J'ai vécu de formidables expériences depuis que j'ai donné mon premier concert à l'âge de 16 ans. À un moment, tu fais un peu le bilan. Tu regardes derrière toi. Et aussi un peu devant. Parce que tu te demandes ce

que tu vas faire. Combien d'années encore... Je me posais d'autant plus la question que je joue avec La Muerte depuis dix ans et que le groupe va s'arrêter. J'ai 56 balais. La musique n'est pas seulement un hobby et un plaisir partagé. C'est bien davantage que ça. Toute ma vie a tourné autour de la musique. Et je n'aurais jamais imaginé à 13 ou 14 ans que ça allait m'arriver.

Vous êtes tombé dedans comment ?

Il y a d'abord eu la musique populaire. J'ai grandi dans les Marolles et j'ai vu autour de moi l'impact qu'elle exerçait sur les gens. Parce qu'elle agit sur notre mental, sur notre humeur, sur nos sentiments. Je me souviens des premiers clips de Kiss aussi. *I Was Made For Lovin' You*. Puis je vois Trust à la télé. AC/DC avec *Back in Black*. Je me souviens encore de "où et quand" j'ai acheté le premier Iron Maiden. Et même combien il coûtait. 280 francs belges (7 euros, – ndlr). Ça m'a marqué. Ça m'a guidé. C'était mon truc. Didier Capelle de Warhead m'a un peu pris sous son aile et m'a appris la guitare. J'ai vite été voir beaucoup de concerts grâce à des gars plus âgés. Les gros, c'était des "grands messes". Bruxelles était envahi par les métalleux. Tu les voyais dans la rue. On se reconnaissait. C'était très différent de maintenant. Ça me manque. Parce que tout ce qui m'est arrivé vient de rencontres. Dès mes 16 ans, bien avant d'ouvrir mon propre magasin de disques Elektrocution, j'ai commencé à bosser chez Disco Mania. Il y avait du hard rock, du punk, du hardcore. Mais aussi la new wave, la dark wave, les musiques industrielles. Les Psychic TV, Coil, Current 93. Ce qui m'a beaucoup attiré aussi je dois dire. Par rapport au hardcore et au metal, c'était moins rêveur. Plus direct. Plus vrai. Dans le contenu et les textes. Ça a marqué ce que j'ai fait dans mes différents projets.

Michel Kirby

«Toute ma vie a tourné
autour de la musique.»

Comment est né Wolvennest ?

Marc est un pote d'enfance. On se rencontre parce qu'on roule tous les deux en skateboard au Mont des Arts. On s'est intéressés au punk hardcore et on a assisté à nos premiers concerts ensemble. On a monté Mental Disturbance en 1986 ou 1987. Puis, il est parti aux États-Unis avec Mucky Pup dont il est devenu le bassiste. Il a réalisé le rêve américain. Il a tout quitté. En ce compris l'école. Je pense qu'il avait 18 ans. Il a ensuite intégré Dog Eat Dog. Mais on a toujours gardé contact. Il a permis à mes groupes de jouer en première partie des siens. Quand il est revenu, il a créé 10.000 Women Man. Puis il a rejoint Mud Flow. Mais tout en restant dans notre cercle d'amis. Bref. À un moment, je me suis senti particulièrement attiré par les musiques occultes. Un groupe comme The Devil's Blood était clairement influencé par les seventies. Et Selim (*Lemouchi, – ndlr*) qui était un proche, a relancé ce genre lié à Black Widow, à Black Sabbath et à Aphrodite's Child époque de l'album 666. J'ai créé quelques morceaux et j'ai proposé à François avec qui j'avais joué dans Goatcloaks et à Marc de se joindre à l'aventure. C'est à la base le projet de trois guitaristes. À l'époque, j'étais proche d'un groupe industriel néo folk et martial autrichien, Der Blutharsch, et je lui ai proposé de collaborer sur notre premier album. On a apporté la musique mais ils ont amené leur univers, leurs synthés, leur vision. Sans eux, Wolvennest aurait été une autre histoire. On n'a jamais joué ensemble. Ça a toujours été un projet mais ça n'a jamais eu lieu. Malheureusement, Albin nous a quittés il y a plus de deux ans. Le seul truc qui pourrait encore arriver c'est que sa compagne, la chanteuse sur notre premier disque, participe à un de nos concerts. C'est un truc que j'aimerais réaliser. Ça me tient à cœur depuis le début.

La Belgique est-elle un bon endroit pour les musiques occultes et le rock dit dur ?

La Belgique a toujours été un bon endroit pour un tas de choses en musique. La new beat, on aime ou on n'aime pas mais c'est incroyable que notre petit pays soit derrière un phénomène comme celui-là. En hard rock, on avait déjà durant les années 80, des groupes dingues qui tournaient en dehors du pays. Comme la première vague Mausoleum avec Killer et Ostrogoth. Ou encore le groupe Acid... En Belgique, on ne manque de rien. Notamment parce qu'on a toujours eu de bons organisateurs de concerts. Dans la scène hardcore metal, les Français venaient voir toute la vague allemande 80's chez nous parce qu'elle ne jouait pas chez eux. Même dans l'underground. Je pense à Hageland Hardcore qui a fait venir Suicidal Tendencies pour la première fois. Il y avait des gens super actifs qui sont passés au travers des modes. Ce qui nous permet d'être encore là. Le Magasin 4 a aussi été très important pour ces musiques. On a toujours pu y organiser nos trucs et il propose encore des tickets à 10 balles.

Comment expliquer la longévité de ce rock musclé ?

Certains genres disparaissent. Pour d'autres, certains font en sorte qu'ils continuent. Je pense à la scène de Courtrai par exemple. Des musiciens qui jouaient dans des groupes ont commencé à monter des labels et à écrire des bouquins pour raconter ce qui s'était passé dans les années 90 et de la sorte en perpétuent l'héritage. Je crois que c'est l'histoire d'une vie. Ces gens vivent vraiment la musique. Ils ne cherchent pas le succès. Ce n'est pas un truc carriériste. Ça s'installe dans ton existence et ça t'accompagne pour toujours. La musique est un défouloir en général. Elle te permet d'extérioriser tes sentiments, tes frustrations. Mais ici, c'est encore autre chose. Parce qu'on prend le truc extrêmement sérieusement. Nous, on ne rigolait pas avec le hard rock. Je déteste les gens qui s'en servent pour faire de l'humour. *Spinal Tap* l'a fait et bien fait. Mais je déteste les groupes qui parodient le hard rock. Des trucs comme Steel Panther. Alors que Mötley Crüe, c'était sérieux. On était dedans. Peut-être un peu naïvement. Mais on y croyait ferme. On tourne avec des groupes beaucoup plus jeunes que nous parfois aujourd'hui. Et ce sont les mêmes caractères. Les mêmes codes. Les mêmes attitudes.

Au-delà des concerts, les festivals ont-ils été importants pour le développement de ces musiques en Belgique ?

Dans le temps, avec Deviate, on était vraiment ancrés dans notre scène et on jouait à Durbuy mais on participait aussi à des festivals à côté de Betty Goes Green, Arno et Soulwax. On était les mecs qui faisaient du hardcore crossover. À Dour, le rock a quasiment disparu. C'est dû aussi à comment tu passes le flambeau. À des gens qui se demandent comment attirer le plus de monde possible. C'est le côté business de la musique. On a aussi perdu des figures qui permettaient tout ça. Des gens comme Jacques de Pierpont, Patchouli. Et probablement plein d'autres. Des organisateurs qui faisaient qu'on avait l'occasion de jouer. Le milieu en général de la musique a fort changé. Ou alors, nous ne sommes pas assez ouverts à ce qu'il se passe actuellement. Je suis prêt à faire l'effort mais je ne suis pas certain que beaucoup vont s'éterniser. Tout est planifié. Mis en place. On met une artillerie autour pour qu'un groupe se développe. C'est du business. Dès que tu arrives avec des gens et des idées comme ça, la musique est déjà un peu foutue. Je ne supporte plus d'aller voir des concerts où tu ne peux pas te mettre où tu veux. Lors d'AC/DC à Amsterdam, on s'est retrouvés coincés dans les gradins et on s'est fait engueuler parce qu'on s'est levés...

Est-ce que le rock occulte est facile à exporter ?

Nous, on joue davantage à l'étranger qu'en Belgique. Et en Belgique, ça se passe un peu plus en Flandre qu'en Wallonie. On n'a même jamais fait Dour avec Wolvennest. La dernière fois, c'était avec La Muerte et j'ai eu envie de pleurer. L'ancien temps,

celui où tout le monde s'y retrouvait, me manquait. On a terminé de jouer vers 23h et ils étaient déjà tous en train de danser sur les musiques électroniques. On a fait le Hellfest et compagnie. Mais on a aussi un réseau de niche fabuleux. J'ai toujours travaillé avec des gens de l'underground que ce soit pour atterrir au Japon ou au Chili. On s'est retrouvés dans des endroits formidables comme le House of the Holy en Autriche où tu débarques dans les montagnes pour la cérémonie du feu et le solstice d'été. Ou en Allemagne au fond des bois pour le Chaos Descends. Tu as entre 500 et 2.000 personnes, ça dépend. Mais ils viennent pour l'affiche. Tu signifies quelque chose.

Vous donnez en ce moment les derniers concerts de La Muerte. Comment avez-vous vécu cette expérience ?

Je connaissais Marc (*Du Marais*, – ndlr) et Didier (*Moens*, – ndlr) depuis longtemps. Marc est beaucoup dans l'expérimentation. Il aime les découvertes. C'est sans doute comme ça qu'il est venu me chercher. Parce qu'il a toujours une idée derrière la tête. À la base, ça ne devait être que pour un concert dans une salle/galerie à Gand. Il voulait que j'amène ce que je faisais. Et moi je voulais rester fidèle et respecter le son de La Muerte. Je connaissais quelques morceaux mais j'avais dû explorer leur répertoire. Ils avaient sorti ces trucs trop tôt. Tout ce côté stoner, doom par exemple... Ce concert aura finalement duré dix ans. Humainement, ça a été une expérience incroyable. Avec cette dernière tournée, j'ai l'impression de ressusciter une fois de plus la bête.

Vous avez lancé un fanzine à un moment. Ça a été important, ça aussi, pour le milieu ?

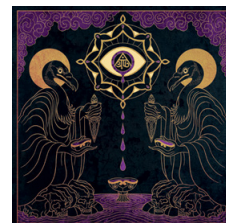
La presse musicale a été importante pour moi et si elle est en train de mourir, c'est à cause des réseaux sociaux. Ou alors, il faut accepter de les utiliser. Et moi, c'est pas mon truc. Je n'ai pas Facebook. Je n'ai pas Instagram. Je n'ai rien. J'ai juste une adresse mail parce que je suis obligé pour le magasin. Mais je n'y ai même pas d'ordinateur. J'ai juste mon gsm. Faut pas venir me demander si j'ai ceci ou cela dans mes listings. Je n'ai jamais vendu en ligne. J'ai toujours refusé. Je suis un peu un dinosaure. Je veux préserver le côté "old school" et il y a des gens qui trouvent ça cool. Sorry mais j'ai pas envie de devenir un esclave de ce que je fais. D'aller bosser à la poste. De perdre mon temps. Avec tout le respect que j'ai pour les facteurs. Sans eux, certains colis n'arriveraient pas... Mon fanzine, c'était une histoire de potes. Ça s'appelait Noise Metal. J'étais en troisième secondaire. Je doublais. On écrivait sur les bancs de l'école et on s'est vu ouvrir des portes de dingues. Décrocher des interviews avec Slayer, Alice Cooper et Motörhead... On a tiré jusqu'à 500 exemplaires...

La marge, toujours la marge...

J'ai toujours refusé les majors et privilégié les accords verbaux. On a essayé de travailler avec une agence de booking. J'ai vite compris qu'il lui fallait du rendement. Et à un moment, elle te demande de prendre un break d'un an. Mais qui décide si je peux faire un morceau ou pas ? Finalement, les plus beaux concerts de cette époque, c'est nous qui les avons trouvés. On apprend toujours... C'est ce qui garde le feu en moi.

**Wolvennest
Procession**

Consoling Sounds





album

psych-rock

©JULIEN TROUSSON

Gros Cœur

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Échappée au long cours dans les eaux agitées du rock psychédélique, *Vague Scélérate* voit Gros Cœur voguer à contre-courant des délais impartis par la routine algorithmique. Téméraire, le nouvel album du quatuor liégeois étend ses idées tentaculaires à travers cinq morceaux sans frontières. Hissez haut !

Gros Cœur
Vague Scélérate
JauneOrange/Spinta/
Stolen Body/
Le Cèpe Records



Partis de Liège avec l'envie de voyager sur la carte des musiques psychédéliques, les quatre baroudeurs de Gros Cœur se sont mis en route à l'automne 2023 avec *Gros Disque*. Échafaudé dans un français fantasmagorique, ce premier album traçait son itinéraire à la jonction du rock anatolien, du blues touareg, de la cumbia, de coups d'accélérateur stoner et de riffs hallucinogènes, testés et approuvés du Japon de Kikagaku Moyo à l'Australie de King Gizzard and the Lizard Wizard.

Après 150 concerts et quelques escales remarquées à l'affiche de festivals européens (Left of the Dial, Levitation, Roadburn Festival), le quatuor met aujourd'hui

le cap sur un deuxième essai intitulé *Vague Scélérate*. « Sur ce disque, nous amplifions les idées développées à nos débuts, indique Jimmy Geers, guitariste, percussionniste et voix du "gros cœur". L'album précédent était une photographie de l'instant. À force de le jouer sur scène, nous avons pris conscience de nos forces. Le nouveau est donc plus maîtrisé que le premier. » En pleine tournée, le quatuor trouve refuge sous le toit d'une maison de campagne campée du côté de Soumagne. C'est là, sur les hauteurs du Pays de Herve, que Gros Cœur élabore les maquettes des cinq morceaux qui déferlent à présent au casting de *Vague Scélérate*. Enregistré en compagnie de Laurent Eyen (La Jungle, It It Anita), mixé aux côtés de Remy Lebbos (Sofiane Pamart, Nicolas Michaux) et produit par Adrien Chapelle, le guitariste et chanteur de Gros Cœur, cet album affirme ses intentions au détour d'un titre pêché en haute mer. « On cherchait à rassembler nos morceaux autour d'un concept marin, confie le batteur Alexandre De Bueger. Notre musique évoquait un côté houleux, des mouvements ondulatoires, un raz-de-marée, etc. À force de chercher, nous sommes tombés sur cette observation scientifique... » Dans le grand syllabus d'océanographie, le terme "vague scélérate" existe bel et bien : il décrit un phénomène qui transforme la quiétude des océans en une fraction de seconde. D'un coup, la vague en question s'élève à des altitudes vertigineuses. Dans la mémoire collective, une estampe comme *La Grande Vague de Kanagawa* donne une petite idée de cette manifestation naturelle...

Poutine ignoble, instant divin

Là où les chants étaient autrefois planqués dans un brouillard de distorsion, les matelots de Gros Cœur osent cette fois hisser les voix au grand vent. « Nos paroles sont plus lisibles et articulées que jamais, confirme Adrien Chapelle. C'est drôle, parce que nous sortons l'album avec le soutien du label espagnol Spinda Records (Las Nubes, Fin del Mundo, – ndlr) et de la structure anglaise Stolen Body Records (Slift, Fumaça Preta, Go!Zilla, – ndlr). Ce sont des gens qui ne comprennent pas forcément le français. Ça veut dire que leur attention se focalise d'abord sur la musique et ça, c'est plutôt cool. » Parfois, la démarche de Gros Cœur évoque aussi le Québec et les initiatives indie rock scandées le long des berges du Saint-Laurent (Corridor, Chocolat). L'un des morceaux de *Vague Scélérate* s'appelle d'ailleurs *Montréal*. « Nous l'avons écrit là-bas, en mangeant la pire poutine de l'histoire de la gastronomie locale, raconte le batteur. La chanson colporte les souvenirs d'une tournée au Canada sur une musique inspirée par le rock psychédélique turc. » Dans son nouvel album, Gros Cœur joue volontiers la carte de l'introspection. « Nos morceaux évoquent l'humain à travers ses angoisses, ses espoirs et sa relation aux autres. La chanson *La Vague*, par exemple, parle d'un tempérament comme le mien, un peu extrême et émotif, explique Adrien Chapelle. Il m'arrive de glisser soudainement d'un instant de pure harmonie à un état de nervosité irrationnel. L'analogie de la vague prend ici tout son sens... » Les paroles, souvent métaphoriques, sont écrites à huit mains. « Elles sont le reflet des quatre personnalités qui composent le groupe, assure le chanteur. J'ai besoin des autres pour écrire. Je ne suis pas Jim Morrison. » Peut-être pas. N'empêche, pour ouvrir les portes de la perception, Gros Cœur apparaît comme une excellente solution.



©VICTOR PATTYN

album

pop

Puggy

INTERVIEW : LUC LORFÈVRE

Le plus atypique et international des groupes belges continue de tracer sa route hors des sentiers battus. Sept ans après le succès critique et commercial de *Colours* en 2016, Puggy signe son retour en deux temps. D'abord avec l'EP *Radio Kitchen* début 2024, puis avec *Are We There Yet?*, cinquième album audacieux où Matthew Irons, Romain Descampes et Egil "Ziggy" Fransen s'aventurent hors de leur zone de confort pour flirter avec une indie pop qui n'a rien à envier aux *Parcels* ou à *Phoenix*.

Avant de revenir avec votre cinquième album, vous avez sorti l'EP *Radio Kitchen* en 2024. Une étape indispensable ?

EGIL "Ziggy" FRANSSEN : Je ne pense pas que nous aurions pu sortir *Are We There Yet?* tel qu'il est sans passer par la case EP. Il y a eu six ans de silence, du moins en tant que Puggy, entre la fin de la tournée *Colours* et *Radio Kitchen*. On se posait mille questions : est-ce que le public attend encore Puggy ? Est-ce que nous sommes toujours pertinents ? La formule groupe a-t-elle encore du sens ? Avons-nous encore des choses à dire ? Comment intégrer les nouveaux outils de communication ? Les réactions à l'EP et aux premières prestations live ont dissipé tous ces doutes. Résultat : l'enregistrement d'*Are We There Yet?* s'est déroulé dans une ambiance ultra positive et sous un rythme de travail fluide que rien n'est venu perturber.

ROMAIN DESCAMPES : Après *Colours*, nous avons investi dans notre studio et monté notre propre structure indépendante. On savait qu'on prenait des risques. Le format EP était une bonne manière de nous lancer dans cette nouvelle dynamique et d'essayer les platres.

MATTHEW IRONS : Les premiers concerts sold-out à l'Ancienne Belgique nous ont rassurés. Mais ce qui nous a vraiment marqués, c'est la release party plus intime que nous avons donnée à la Ferme du Biéreau, à Louvain-la-Neuve, à la sortie de l'EP. Le public, très jeune, connaissait toutes les paroles des chansons de *Radio Kitchen* et semblait un peu perdu quand on jouait nos anciens morceaux. On se rendait compte que nous touchions un nouveau public.

Vous aviez des dizaines de chansons en stock. Selon quels critères avez-vous sélectionné les douze titres qui forment *Are We There Yet?* ?

MI : Il n'y a pas de critère précis. En réalité, ce n'étaient pas des dizaines de chansons, mais des dizaines d'idées de chansons. Si on commence à s'ennuyer en retravaillant un refrain ou une ligne de piano, on laisse tomber. Par contre, si on sent qu'il se passe quelque chose d'intéressant avec le morceau, nous allons jusqu'au bout. Dans une maison de disques ou un label, tu entends souvent la phrase « je ne sais pas si cette chanson me plaît mais elle plaira à votre public ». Ce genre de garde-fous peut freiner ta créativité. Avec *Are We There Yet?*, nous étions plutôt dans la démarche inverse. Il fallait que les morceaux nous touchent personnellement.

Vu comme ça, des titres comme *What's Wrong With You*, *Buying Time* ou *Waiting To Lose It* se démarquent considérablement de ce que vous proposiez sur vos albums précédents. Une volonté de vous éloigner de votre étiquette pop mainstream ?

RD : Nous restons un groupe pop mais il y avait effectivement une volonté d'aller plus vers l'indie ou des sons électro avec ce cinquième disque. Là encore, l'expérience de l'EP *Radio Kitchen* s'est avérée concluante. On sait qu'on peut utiliser ce format pour proposer trois ou quatre chansons homogènes. Mais avec un album qui compte douze titres, on s'autorise des choses différentes, plus audacieuses. J'essaye de trouver des explications rationnelles pour répondre à la question mais, sur le moment, tout ce processus nous a paru très intuitif. Par exemple, *The Way We Though It Was* nous a tout de suite paru avoir un énorme potentiel comme single. On a voulu aller jusqu'au bout pour en faire non seulement un single, mais aussi une grande chanson pop. Sur *Waiting To Lose It*, typiquement un morceau "d'album", on s'est juste fait plaisir en ne se mettant aucune barrière. Et en live, je suis sûr qu'il va très bien fonctionner.

Vous êtes producteurs. Pourquoi avoir cassé votre tirelire pour bénéficier de talents extérieurs ?

RD : Ziggy et moi, nous produisons pas mal d'artistes, ce qui nous a permis de constituer un large réseau de contacts. C'est très sain comme démarche. Quand on bloque sur une chanson, on envoie les pistes à des gens dont on admire le travail et on attend leur réaction. Pas besoin de rencontre physique ou de demande spécifique. Une opinion, c'est déjà très bien. Parfois, on reçoit une

réponse deux jours plus tard avec le morceau qui a été retravaillé « avec 5% d'émotions en plus ». Parfois on n'a aucun retour. Là où on a fait des folies, c'est sur le mixage de certains titres. Comme on réalise des économies en travaillant dans notre propre studio, on a pu se permettre ce genre de dépenses.

MI : On avait contacté Nathan Phillips avant que son travail sur l'album *This Wasn't Meant For You Anyway* de Lola Young ne soit salué un peu partout. On pensait qu'il allait décliner ou faire monter les enchères mais il a répondu tout de suite. On a aussi fait appel au Californien Mitch McCarthy, qui a bossé avec Chappell Roan et Olivia Rodrigo. Ce qui est intéressant dans ce genre de sollicitations, c'est que ces producteurs et/ou mixeurs ont une autre perception de Puggy... ou peut-être aucune. Il n'y a pas l'a priori sur notre passé ou notre statut en Belgique et en France.

Puggy

« L'EP *Radio Kitchen* a marqué le début de notre indépendance artistique, il nous a permis de toucher un autre public. »

Après Yseult sur *Lost Child* qui figurait sur l'EP *Radio Kitchen*, vous invitez Maëlle, qui apporte du sang neuf et des mots en français dans votre univers. Comptez-vous persévérer dans cette ouverture ?

RD : Nous sommes plus connus en France et en Belgique francophone qu'en Flandre ou dans le reste du monde. Ce sont deux marchés importants. Nous sommes incapables d'écrire en français mais on connaît Yseult et Maëlle. Elles sont hyper talentueuses. Ces collaborations sont ponctuelles mais symboliques car on peut réunir nos racines anglo-saxonnes et la langue française dans une même chanson. On n'a pas le réseau pour tenter une telle ouverture avec un artiste espagnol ou allemand. Il y a aussi une différence de génération et d'univers. Ça ne fait qu'enrichir la composition de base.

Après la sortie de l'EP *Radio Kitchen*, vous vous êtes séparés de votre manager Nicolas Renard qui s'occupe aussi d'Angèle et Clara Luciani. Vous n'aviez plus la même vision ?

MI : Plus qu'une séparation, c'est un passage de flambeau avec notre nouveau manager Adrien Vervekken. Nicolas et Adrien ont travaillé ensemble sur Puggy pendant trois mois. Tout s'est fait naturellement, à l'amiable. Les deux parties sentaient que c'était le bon moment. Nicolas est très pris par Angèle et Clara Luciani. Pour l'album, le concert de Forest National du 28 novembre et ce qui nous attend en 2026, nous avons besoin de quelqu'un qui puisse se consacrer à temps plein au groupe.

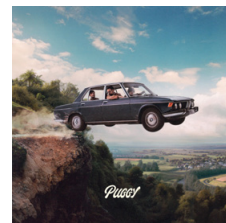
Avant de repartir sur les routes, une dernière question : quel est selon vous le moment où tout a basculé pour Puggy ?

MI : Le tournant, c'est *Something You Might Like* en 2010. Cet album a défini le son Puggy. Quand les gens parlent de Puggy, ils pensent à *Something You Might Like*. C'est bizarre, parce qu'on a toujours essayé de s'en détacher car on n'aime pas se répéter. Mais c'est une référence indéniable.

RD : L'autre moment clé, c'est *Radio Kitchen*. Il marque le début de notre indépendance artistique et, comme l'a expliqué Matthew, il nous a permis de toucher un autre public.

Puggy
Are We There Yet?

Autoproduction





©RAPHAËL ZAKARIAS

album

rap

Akro

TEXTE : DIDIER STIERS

L'aventure Tarmac étant désormais terminée, l'ex-Starflam revient aux affaires avec un nouvel album solo. Enfin, pas si solo que ça, mais il n'en reste pas moins toujours le "Baws" !

Et sur la pochette de cette cinquième plaque à son nom, il joue au requin dans un monde de requins (sic). Clin d'œil car le contenu, lui, n'est que douceur. Et que ron-deur funky, bien entendu.

« Après, je n'ai pas du tout fait ce disque pour en faire un, comme Akro, Thomas Duprel dans le civil. Ce disque était déjà en gestation depuis plusieurs mois et j'ai commencé à écrire quand j'étais encore en responsabilité de Tarmac. Maintenant que j'ai du temps, je peux enfin le sortir comme il faut. En réalité, c'est surtout un album plaisir. »

N'empêche : quelque part, ça le démangeait, de renouer avec « tout ça ». L'autoproduction, la distribution par ses propres canaux, les passages par le bureau de poste et les dedicaces manuscrites... L'artisanat, en somme. Car aussi enrichissant qu'il s'est avéré, son passage par Tarmac a également été synonyme d'un certain deuil, d'une cause ou de gens, comme il dit : « Tu te mets de côté, ce qui est très bien aussi parce que j'ai vraiment aimé ce rôle de coach pour les nouvelles générations, un peu de passeur de flambeau. Mais à un moment donné, question d'amour personnel, la musique et la performance scénique

me manquaient vraiment. Là, on est en train de répéter, je retrouve des automatismes et je m'aperçois que j'ai encore un cerveau qui arrive à assimiler des petits textes. »

Ce 28 novembre au Botanique, des « petits textes », sa setlist en comptera 24. Pas mal ! « Et là, je reprends du plaisir, avec les harmonies, les chœurs, le DJ, le saxophone de Pierre Spataro (Commander Spoon, - ndlr). On vibre comme à l'époque, c'est cool ! » En même temps, c'est aussi à ce passage par Tarmac qu'on doit l'Akro nouveau. « Dans mes premiers raps avec Starflam, note-t-il, je suis hyper figé, hyper dur, je veux avoir une grosse voix. Tous les clichés ! Qui, avec le temps, se sont adoucis. Aujourd'hui, je n'ai pas de problème à parler de mes fêlures, d'amour, à chanter... Cette pause dans ma carrière artistique m'a permis de laisser mon cerveau se reposer, avant de reprendre la plume, beaucoup plus détendu. »

Akro
Baws
Bleu
l'Électrique/
L'Una
Studios



Le Manou

INTERVIEW : LOUISE HERMANT

Elle envisageait de mettre un terme à son projet solo pour se consacrer pleinement à la production musicale et à la gestion de Durbug Music, le studio qu'elle a cofondé. Mais sa participation au début de l'année à l'Eurosong, le concours de sélection belge pour le Concours Eurovision de la chanson, a bouleversé ses plans. Le Manou sort aujourd'hui son premier album, J'suis ta DJ.

Ce concours vous a-t-il permis de clarifier vos envies ?

Ça m'a aidé à vraiment comprendre ce que je voulais. Le titre *Fille à papa* était très house, très DJ, donc la direction artistique s'est imposée d'elle-même. Je suis vraiment contente d'avoir relancé mon projet. Avant, mes morceaux étaient bien plus pop. Maintenant, je suis vraiment partie dans l'électro, vers la dance, la house, avec quelques touches d'hyperpop. C'est très hybride, mais toujours avec de l'humour et une touche pop.

Vous avez appris à mixer il y a quelques années. Qu'est-ce que ça a changé dans votre parcours ?

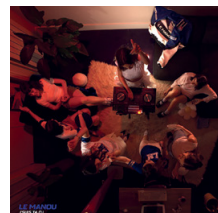
J'ai commencé dans un petit club à Durbug. J'ai appris sur le tas, en enchaînant les dates, de 23h à 4h du matin. Avec ce disque, je montre ces nouvelles compétences. Aujourd'hui, je me sens davantage DJ que chanteuse, même s'il peut

m'arriver de chanter par-dessus mes sets. C'est aussi ce qui fait la singularité et la difficulté du projet : je suis entre les deux disciplines. Pour les live, on se demande si je vais chanter ou mixer. C'est difficile à placer.

Vous explorez plein de styles de musiques électroniques sur ce disque. Une manière de rassembler toutes vos influences ?

Quand j'étais plus jeune, je n'attendais qu'une chose : aller à I Love Techno ou aux Transardentes à Liège. Je connaissais les line-up par cœur, je préparais même le planning pour tous mes potes. Ces soirées m'ont permis de développer pas mal de connaissances autour des différents styles. Les producteurs avec qui j'ai co-écrit l'album avaient aussi tous leurs préférences : l'un pour la drum and bass, un autre pour la deep house... Leurs goûts et leur musicalité ont enrichi ce disque dont je suis très fière. J'ai fait quelque chose qui me ressemble à 100%.

Le
Manou
J'suis
ta DJ
MOODSHINE
Records





EP

pop&more

© LINA WIELANT

Julie Rains

TEXTE : LOUISE HERMANT

La multi-instrumentiste débarque avec un premier projet solo audacieux et engageant, traversé d'influences multiples.

Hors de question pour Julie Rens d'attendre la fin de la pause de Juicy pour refaire de la musique. Depuis le départ de sa complice Sasha Vovk en 2023, la multi-instrumentiste a préféré suivre son propre élan créatif plutôt que de patienter. Mais comment composer seule après une décennie à écrire en duo ? Comment ne pas se répéter tout en s'émancipant du projet précédent ? « C'était assez vertigineux au début, glisse la Bruxelloise. Il y avait toute une partie de ma musicalité dont j'ignorais à quoi elle ressemblerait toute seule. En groupe, il existe plein d'endroits de concessions qu'on fait presque de manière automatique, sans s'en rendre compte. »

Pour tenter de trouver des réponses, Julie Rens s'enferme pendant des mois dans un container installé dans la cour du Volta. Là-bas, elle s'oblige à écrire tous les jours. Avec Juicy, leurs sessions d'écriture étaient condensées lors de résidences : tout devait sortir, là, sous pression, avec la nécessité de produire les bons morceaux. Ici, la pianiste a tout conservé, tout retravaillé. « C'est parti dans tous les sens, confesse-t-elle. Ça a mis des mois avant de voir quelque chose de cohérent se dessiner.

Il y a des jours où je faisais de la cumbia punk puis de la techno. J'avais envie d'écrire sans garde-fou, sans structure. »

Les morceaux construits, Rowan Van Hoef, l'ingé son de ECHT! et de TUKAN, a pris le relais pour approfondir la production. Il l'accompagne également sur scène. Pour autant, Julie reste maîtresse du projet. « Je voulais sentir que j'assumais chaque note, chaque décision. Je voulais que ce soit mon univers à 100%. » Sur ce premier EP, l'artiste s'autorise tout, dynamite les codes, multiplie les influences, répète des phrases en boucle comme des incantations. « J'aime bien passer de quelque chose avec des références de contrepoint de Bach avec beaucoup de subs et de saturation à une ballade avec deux, trois accords très pop, avant de repartir dans des mesures asymétriques. »

L'écoute de *Lentement* demande un certain abandon pour apprécier à sa hauteur ce voyage cosmique enchanteur à la croisée de l'électro, du jazz, de l'ambient et de l'expérimental. « Ce projet n'est pas destiné au grand public et ça ne me dérange pas. Mes notions de réussite ont beaucoup évolué depuis 15 ans. Je me sens beaucoup plus à l'aise avec mes objectifs maintenant. »



© NICO NEEFS

Alicó George Porez

INTERVIEW : NICOLAS ALSTEEN

À la lisière de mélodies boisées et d'une mélancolie bucolique, le premier album d'Alicó George Porez est une bénédiction pour celles et ceux qui chérissent les chansons d'Aldous Harding, de Marissa Nadler ou de Laura Marling.

Votre musique évoque la scène folk des années 1960. C'est une influence majeure ?

Difficile à dire. C'est plus complexe que ça. Quand j'étais petite, je suivais les déplacements de ma famille aux quatre coins du monde. Mon père était diplomate. J'ai vécu à Tokyo, à Wellington, en Nouvelle-Zélande, puis près de Marseille. Durant cette période, ma culture musicale s'est construite au contact des disques de mes parents qui, pour l'essentiel, écoutaient les Beatles en boucle. À l'âge de quatre ans, on m'a collée au piano. J'ai étudié la musique classique. Bien plus tard, j'ai appris à jouer de la guitare et à composer. Je suis partie de ce que j'écoutais à la maison : la pop britannique des sixties, les disques de Joni Mitchell, ceux de Johnny Cash, de Townes Van Zandt ou de John Fahey.

Vos concerts se jouent dans l'épave. Sur l'album, la formule guitare-voix s'enrichit pourtant d'arrangements luxuriants. Je suis davantage "more is

more" que "less is more". Il y a six ans, j'ai rencontré l'ingé-son Thomas Stadnicki (Neptunian Maximalism, Senyawa). L'idée, c'était de travailler ensemble sans date butoir ni restriction technique. Nous avons enregistré le chant et la guitare dans une église des Ardennes. Après ça, j'ai imaginé tous les arrangements en solo, juste avec ma voix. Nous les avons ensuite transposés en studio avec une harpiste et un quatuor à cordes.

L'album s'intitule *A Song With The Title Of Lunch Bells*. Il n'y a aucune référence à ce titre dans les neuf chansons du disque. Que veut-il dire ?

Chaque été, je m'occupe de l'intendance pour une association qui organise une master class de piano. Je m'y suis liée d'amitié avec une ancienne chanteuse baroque, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Bianca Castafiore. Elle sort souvent des phrases étranges. Un jour, en entendant le son d'une cloche au loin, elle est partie dans un récital sur le nom donné aux cloches en fonction de l'heure à laquelle elles sonnent. En cherchant le nom de celle qui indique le déjeuner, mon amie a dit « a song with the title of lunch bells » ! Ce titre n'a aucun lien avec les chansons du disque. Mais comme je le trouvais beau, je l'ai gardé.



© SARA BASTAI

album

pop

Alice on the roof

INTERVIEW : PHILOMÈNE RAXHON

Déjà une décennie qu'Alice on the roof et sa pop duveteuse évoluent dans le paysage musical francophone. Révélée dans *The Voice*, la Montoise trace sa route depuis le succès retentissant de son premier single, *Easy Come Easy Go*. Elle dévoile aujourd'hui son troisième album, emmené par une composition aussi riche qu'insouciant et des textes ravageurs de sincérité. Un opus à son image et qui porte d'ailleurs son nom, *ALICE*, comme une promesse de s'y livrer telle qu'elle est, ni plus ni moins.

Vous revenez avec un nouvel album sept ans après le précédent, *Madame*. Qu'est-ce qu'on ressent quand on sort un album pour la première fois depuis longtemps ?

Je travaille sur l'album depuis cinq ans. C'est long. Quand vous avez un projet comme ça qui sort, ça donne la pétoche. C'est la troisième fois que je le vis et à chaque fois, évidemment, c'est un saut dans le vide. Mais j'ai très hâte qu'il sorte et j'espère que l'après sera aussi agréable que le pendant, parce que j'ai adoré faire ce disque.

On se retrouve un peu avant votre passage sur la scène du festival FrancoFaune, où vous êtes venue interpréter un morceau avec Albin de la Simone. Il fait partie des nombreux artistes qui ont contribué à ce nouvel album. Comment sont nées ces collaborations ?

Il a fallu être patiente et attendre que les pièces s'emboîtent au fur et à mesure. La première personne avec qui j'ai travaillé sur cet album, c'est mon amie Valentine (Brognion, – ndlr), que les gens connaissent peut-être parce qu'elle a gagné *The Voice* aussi. Au départ, je me demandais beaucoup "qu'est-ce que je vais apporter de plus dans ce monde ?". J'ai tendance à me comparer très vite et à me sentir moindre. La chanson *Miroir, miroir*, que j'ai faite avec elle, parle de ça. La suite des collaborations est arrivée par ricochet. Zazie a donné un concert à Mons, où j'habite, et elle a mentionné qu'il y avait une chanteuse qu'elle aimait bien dans la salle. C'était moi. Par la suite, pendant que j'étais en train de faire l'album, elle m'a proposé d'aller dans son studio. J'avais plein de chansons orphelines qui avaient besoin de textes, je lui ai fait écouter mes maquettes et elle a flashé sur deux chansons. Mais il a fallu attendre la rencontre déterminante : Albin de la Simone. Il y a deux ans, j'ai commencé une tournée dans laquelle je testais les chansons qui sont sur cet album. Il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir écrit une chanson pendant la semaine et de la tester en concert le vendredi. Pendant cette tournée, de manière tout à fait intéressée, j'ai invité Albin à mon concert au Cirque Royal et il a cerné tout de suite ce que je voulais transmettre.

Il se dégage quelque chose de très féminin, maternel et sororal tout au long de l'album. L'ensemble ressemble à une déclaration aux femmes de votre vie, finalement.

C'est inconscient... mais ça me touche beaucoup. Ma maman est très indépendante et j'avais envie de faire une chanson qui rende hommage à ça. Elle est très différente de moi parce qu'elle, le regard des gens, ça lui passe à 1.000 km au-dessus de la tête. J'adorerais être plus comme elle. Quand on détricote tout, c'est vrai qu'il y a beaucoup de présence féminine forte et ça me fait super plaisir. Catherine Ringer, c'est pareil. Je l'admire énormément. Elle représente tout ce que j'adore, tout ce que je rêve d'être. Elle est libre, super instinctive et je pense qu'elle ne se laisse pas dicter sa vie par grand monde.

Vous mentionnez Catherine Ringer parce que vous partagez une reprise avec elle sur cet album, la chanson *Ma chérie* d'Anne Sylvestre. Pourquoi avoir choisi ce morceau ?

J'avais envie de faire une reprise. C'est quelque chose que j'avais déjà fait sur mon album précédent. Et je voulais une chanson sur le thème des mamans. Je voulais tirer le fil, puisqu'il y avait déjà le titre *Maman debout*. Donc j'ai cherché. Celle-là est apparue. Je ne la connaissais pas. Vous la connaissiez, vous ?

Oui, vaguement. Mais je me dis que ça doit être bien d'aborder une reprise sans avoir un a priori sur ce qu'on sait déjà de cette chanson.

Oui, c'était une page vierge. La seule différence, c'est qu'Anne Sylvestre est la chanteuse préférée de ma mère. Donc ça, c'était sympa. Et puis cette chanson, Anne Sylvestre la chante avec sa fille, Alice. Je me suis dit que c'était le destin qui me faisait signe. J'ai hésité une demi-seconde à la faire chanter à ma propre mère, qui n'aurait pas aimé l'idée, donc ça n'était pas la peine. Dès lors, j'avais vraiment carte blanche. Qui est-ce que j'allais choisir

comme maman ? Dans le haut de ma liste, il y avait Catherine Ringer. J'ai donné l'idée à ma maison de disques en pensant "on ne sait jamais". J'ai eu tellement de chance qu'elle accepte. C'était incroyable, je n'avais jamais vu quelqu'un chanter comme ça en studio. C'est une performance. Elle me donnait la main pendant qu'elle chantait, c'était magnifique.

À entendre ces rencontres qui ont façonné petit à petit l'album, on dirait que tout s'est aligné.

J'ai eu cette sensation-là mais il a fallu du temps. Pendant longtemps, mon entourage se demandait ce que je faisais. J'ai essayé de garder confiance en mon rêve. L'album aurait pu sortir plus tôt mais il aurait peut-être été un chouïa plus classique. Il a fallu tenir bon mais, pour moi, ça a été une révélation, ça m'a fait un bien fou. Un bien fou de chanter en français, d'aborder certains thèmes. La chanson *15 ans*, par exemple, je n'aurais jamais pensé à la faire il y a cinq ans. C'est en écrivant sur ces petits traumatismes que j'ai réalisé le bien que ça me faisait.

L'album s'intitule sobrement *ALICE*. Pourquoi avoir choisi, parmi tous vos projets, de baptiser celui-ci comme vous ?

C'est un coup qu'on ne peut faire qu'une fois dans sa vie, dans sa carrière. Et ça m'a semblé évident. Ma démarche a été d'essayer d'être la plus sincère possible. Je suis assez "nature peinture" et j'avais envie que la couche entre Alice la chanteuse et la vraie Alice soit la plus mince possible. Sur la pochette de l'album, j'ai les épaules dénudées. L'idée était de se mettre à nu, sans vouloir intimider personne. Ce que j'adorerais, c'est que les gens ressentent quelque chose à l'écoute de l'album, que ce que j'y raconte fasse écho en eux.

Qu'est-ce que vous écoutiez pendant que vous élaboriez votre album ? Qu'est-ce qui vous a inspiré ?

Le groupe Beirut ne m'a jamais quittée. Il y a des cuivres qui me font penser à leur musique dans mon nouvel album, ça me fait super plaisir et ça me conforte dans l'idée qu'il faut suivre son intuition. C'est la force d'Albin de la Simone, qui a apporté, avec les arrangements, encore une deuxième couche, une troisième couche et du relief à mes chansons... On s'est vraiment éclatés. J'ai aussi beaucoup écouté Iliona, avant même la sortie de son album. La chanson *Micha* a tourné en boucle. C'est une fille inspirante parce que sa manière de faire des chansons est un peu déconstruite. Ce n'est pas conventionnel. C'est très personnel mais ça touche. Donc ça, ça m'a portée. Il y a une autre fille que j'écoute sans cesse, c'est Feist et son tube, *1234*. C'est joyeux et mélancolique à la fois, ça touche ma corde sensible. Et puis je me suis découvert une nouvelle passion pour la Formule 1 figurez-vous, donc j'ai écouté pas mal DJ Visage. Vous connaissez ?

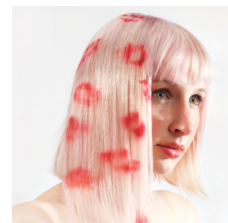
Non, je n'ai pas cette chance !

Je vous le recommande. À vous et à tout le public de Larsen.

Alice on the roof

ALICE

tôt Ou tard





album

jazz-groove

©BINH MINH DAO

KAU

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Trio incontournable de la scène électro-jazz bruxelloise, KAU infiltre désormais les circuits des synthétiseurs pour mettre sur orbite un album au groove lunaire.

La musique de KAU est polymorphe. Kaléidoscope de sons et de sensations, l'affaire culmine sur *Unknown Waveforms*, un deuxième album qui voit le trio bruxellois surfer sur des vagues synthétiques envoûtantes, quasi magnétiques. Pour appréhender cette multitude amplifiée à la jonction de l'équation basse-batterie-synthés, il faut remonter la ligne du temps, tout en déplaçant le curseur dans la campagne allemande. C'est là, en 2020, que le batteur André Breidlid et le bassiste Matteo Genovese retrouvent Jan Janzen, leur ami d'enfance. « On se connaît depuis l'âge de treize ans, retrace le bassiste. Par la suite, nous avons tous étudié le jazz. Mais il a fallu attendre la crise sanitaire pour que la magie opère dans une maison qui appartient à la grand-mère de Jan. » KAU voit le jour là-bas. « Notre nom de scène est lié à cet endroit. Phonétiquement, il fait référence à la vache ("cow") qui broutait aux abords de la propriété. De plus, en allemand, KAU veut dire mâcher. C'est un clin d'œil à tous les styles musicaux que nous mastiquons avant de créer un morceau. »

Biberonné au rock psyché ou progressif, épris de hip-hop, de drum and bass et d'improvisations audacieuses, le trio rassemble ses obsessions audiophiles dans un répertoire

instrumental, plutôt ondoyant et protéiforme. « Notre but n'est pas de défendre une esthétique mais de rester créatif. L'idée, c'est de s'amuser comme des enfants en liberté dans une plaine de jeux. » Associé à la scène électro-jazz bruxelloise, KAU s'écarte à présent du beat pour épouser un groove lunaire. Archétype de cette évolution, la plage titulaire s'ouvre sur une citation de Wendy Carlos. Pionnière de la musique New Age, l'américaine est à l'origine des B.O. de films culte (*Orange Mécanique*, *Shining* ou *Tron*). « Quand les synthétiseurs analogiques ont fait leur apparition, Wendy Carlos animait une émission télé pour expliquer comment les utiliser. On tenait à lui rendre hommage. Comme elle, nous laissons une place aux imprévus, à tout ce qui amène de l'authenticité dans le processus créatif. »

En rupture avec les essais précédents, le nouvel album de KAU colporte une forme de béatitude via des morceaux rompus à l'ambient, aux musiques planantes et autres effluves du jazz britannique. « Chez nous, rien n'est figé. Chaque disque suggère un nouveau voyage. Côté créatif, c'est galvanisant. Mais commercialement, c'est presque suicidaire. Dès que les gens pensent avoir cerné notre univers, nous le déplaçons dans une autre galaxie. » Tout l'art de changer de cap.



album

jazz

©VALENTINE JAMIS

Wajdi Riahi Trio

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Focus sur l'intimisme bouillonnant des *Zabonprés Sessions*, un « album de transition » du pianiste tunisien, sur le label Flak records qui fête ses 5 ans de bons et loyaux services.

Fondé en 2020, le trio du pianiste tunisien Wajdi Riahi est à un tournant. Après deux albums, *Mhamdeya* (2022) et *Essia* (2023), parus chez Fresh Sound et qui affirmaient sa forte personnalité, le trio publie un album mi-public, mi-studio, *Zabonprés Sessions*, sous l'étiquette liégeoise Flak Records, un label créé il y a cinq ans par Fabrice Lamproye, fondateur du festival Les Ardentes et reprenneur de l'événement Jazz à Liège. « J'ai joué plusieurs fois à Liège sans jamais rencontrer Fabrice. J'ai découvert quelqu'un de très sensible à la musique et à l'art. Il nous a accueillis chez lui de manière très chaleureuse », explique Wajdi Riahi.

C'est dans une ancienne étable devenue salle de restaurant, Le Zabonprés, au bord de l'Amblève à Stoumont, qu'a été enregistrée cette musique devant une trentaine de personnes. Avec les Français Basile Rahola (basse) et Pierre Hurty (batterie), « nous sommes restés trois jours là-bas, à répéter et à se balader, c'était très inspirant ».

Durant deux grandes tournées, l'année passée, le trio de Wajdi Riahi a acquis une stature internationale. Dans ces conditions, « les arrangements changent, ils vivent d'un concert à l'autre ». Cette session "live" tombe donc à pic pour faire le

point, avec deux titres issus des deux premiers albums et deux nouvelles compositions. « C'est une expérience complètement différente du studio, analyse le pianiste tunisien. En studio, on enregistre avec des casques, les instruments séparés l'un de l'autre, ce qui laisse toujours une chance de faire de petites corrections par la suite. Ici, en "live" devant un public, on joue ce que les gens vont entendre après. On est dans l'état d'esprit du concert, comme quand on monte sur scène, avec de l'adrénaline et un peu de stress. Le studio, c'est un peu "chill" et ça s'entend parfois dans la musique. » Tout le contraire de ces *Zabonprés Sessions*, pleines de complicité et d'énergie, tout en reflétant l'intimisme du concert. « C'est un album de transition, analyse Wajdi Riahi. Il nous permet de plier la page sur les deux premiers albums pour passer à autre chose, qui va démarrer en janvier à Flagey. » Flagey où le pianiste et compositeur est l'artiste en résidence du Brussels Jazz Festival, du 15 au 24 janvier 2026. Là va notamment s'élaborer « la nouvelle voie avec le trio, avec des choses plus posées dans le jeu, anticipe Wajdi Riahi. Est-ce lié à l'âge ? On a tous touché à la trentaine et beaucoup de choses changent. Nous ne disons pas adieu à la folie mais elle est plus mature. »



compositrice

spectacle

© THOMAS PINTÉ

Fanny Libert

TEXTE : VICTORIA DE SCHRIJVER

La compositrice belge Fanny Libert avance en suivant son instinct, sculptant le son comme une matière vivante. Au festival Ars Musica, elle présente *Lost and Found*, opéra où marionnettes, mémoire, gestes et voix s'entremêlent dans un théâtre du sensible.

Les premiers souvenirs musicaux de Fanny Libert se font à la maison : « Je pense que le fait d'avoir un piano et un père lui-même compositeur m'a très directement liée à la musique », se souvient-elle. Enfant, elle observe son père, clarinettiste et compositeur, « qui avait un rapport de recherche de son et qui n'était pas du tout un rapport pianistique ». Loin des gammes, la petite fille s'installe au clavier pour improviser ses propres sons, que son père couche sur le papier. L'improvisation devient sa porte d'entrée vers la composition : « Très vite je cherchais... sans savoir ce que je cherchais en fait. Je me souviens d'affiner ce que j'étais en train de jouer pour que ça me plaise plus ». Ce rapport instinctif au son s'accompagne d'une écoute intérieure, d'un état presque hypnotique où elle se fond dans la matière sonore.

À l'Académie, elle rencontre sa première professeure de piano, également compositrice. Elle poursuit ensuite le piano au Conservatoire royal flamand de Bruxelles auprès de Boyan Vodenitcharov et la composition à Arts² à Mons avec Claude Ledoux. Là, on l'encourage à verbaliser son intuition : « Dans l'écriture, je fais beaucoup d'allers-retours entre ce que la matière demande et ce que moi je demande à la matière selon mon envie, mon projet global ». Une manière pour elle de s'éloigner de ses "tics" de composition et d'affirmer une recherche sonore plus libre, guidée par les sensations.

Elle cite avec enthousiasme parmi ses influences Olivier Messiaen, qui l'a marquée durant l'enfance. Pianiste, elle s'attèle à découvrir d'autres instruments pour mieux comprendre la composition. Elle joue du violon, chante, et souhaite élargir encore ce rapport concret au son : « J'aimerais avoir au moins un rapport physique avec un instrument de chaque famille ». Ce besoin de contact direct avec la matière sonore, de compréhension du geste, irrigue toute sa démarche de compositrice.

Fanny Libert

« J'aimerais avoir un rapport physique avec un instrument de chaque famille. »

Ses œuvres naissent souvent d'états de conscience, nourries aussi par la personnalité des musiciens pour lesquels elle écrit. Le son, pour elle, s'inscrit dans le corps : « Quand je pense le son, j'ai du mal à ne pas le penser dans l'espace et dans le corps de la personne qui l'interprète, et à son geste surtout ». Cette matière sonore, ce poids et cette énergie du geste créent une approche physique et sensorielle qui irrigue sa musique. Elle écrit pour de nombreux ensembles, dont Musiques Nouvelles, HERMESensemble, Sturm und Klang ou encore Vasistas.

Au Festival Ars Musica, dans l'édition *Animal* des Next Opera Days (du 15 novembre au 10 décembre), Fanny Libert présente *Lost and Found*, un opéra de marionnettes qui aborde le deuil avec une délicatesse singulière. Le point de départ : un perroquet en quête de la voix de Mona, une ornithologue disparue, à travers les objets qu'elle a laissés. Conçu avec la marionnettiste Zoé Meunier, la chanteuse Zoé Rialan, le librettiste Guillaume Sørensen et l'ensemble Vasistas, le spectacle mêle voix, musique et manipulation d'objets. Dans ce théâtre du souvenir, la musique devient trace, le son devient mémoire : « On trie les objets accumulés d'une personne décédée... pour moi c'est un rôle très fort dans le deuil et dans la mémoire ». Ici, rien n'est hiérarchisé : ce travail collectif, sans cloison entre les disciplines, rejoint son idéal d'une création partagée, organique. À travers cette œuvre entre songe et mémoire, Fanny Libert poursuit sa recherche : celle d'un son qui respire, s'incarne, et évoque le lien invisible entre la matière et l'écoute.



Manuel Hermia

L'aventure, c'est l'aventure

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Atout majeur du jazz en nos contrées, le saxophoniste multiplie les projets au long cours mais aussi éphémères. Des « rajazz » aux « coups d'un soir », l'un des points communs entre tout ça, c'est un appétit inextinguible de liberté.

C'est presque à sa sortie d'avion que l'on chope au vol Manuel Hermia, de retour d'une « incroyable tournée de deux semaines aux États-Unis ». Celle-ci l'a mené, lui et ses petits camarades Sylvain Darrifourcq et Valentin Ceccaldi, au Texas, en Indiana, en Ohio, au Michigan et en Pennsylvanie. Pour le saxophoniste-flûtiste liégeois, cette première tournée aux « Uhessas », « c'était très agréable, avec un trio développant vraiment quelque chose de très personnel. Il est difficile d'être légitime en allant jouer des standards aux États-Unis », sourit-il.

Certes, l'Amérique, ce n'est « plus du tout le même pays que celui que j'ai connu à 20 ans ! ». Mais cette tournée fut un exemple de professionnalisme : « C'était bon de jouer presque tous les jours pendant deux semaines, très bon pour la musique, analyse le saxophoniste-flûtiste. Les grands du jazz, Miles, Coltrane, faisaient une semaine dans un club, une semaine dans un autre. Sur trente jours, ils en jouaient vingt-quatre ! »

Sun Ra au Bloomdido

Les States, Manuel Hermia (Rocourt, 9 novembre 1967) les a d'abord connus comme étudiant à l'University of South California (USC), à Los Angeles. Après avoir travaillé la clarinette classique à 8 ans, il eut le coup de foudre jazz et free à partir de 11 ans, grâce à son beau-père féru de liberté musicale. Avec lui, il a vu Sun Ra et Lee Konitz au Bloomdido à Bruxelles, Ornette Coleman au Théâtre 140, Archie Shepp, l'Art Ensemble of Chicago... « Tout ça entre mes 12 et mes 16 ans ; ça m'a vraiment marqué et mené là où je suis aujourd'hui ».

Grâce à sa bourse de la University of South California, le jeune Manu plonge dans l'aventure : « L'époque était fusion ou mainstream ; à 18 ans, on trouve ça chouette ». Depuis, le musicien a pris la direction du jazz libre ainsi que des musiques improvisées et du monde, au carrefour desquelles, dans un premier temps, se retrouve le trio qu'il forme avec Manolo Cabras, basse, et João Lobo, batterie.

Le trio franco-belge Darrifourcq Hermia Ceccaldi est l'un des nombreux projets en cours du saxophoniste liégeois. On dénombre : Orchestra nazionale della luna, duo Metanoïa avec le percussionniste Simon Leleux, trio intercommunautaire, avec Julien Tassin à la guitare et le Malinois Chris Joris aux percussions, berimbau, etc.

Un trio au décollage

Ce trio Tassin-Hermia-Joris démarre sa vie internationale à l'autonne, avec des concerts aux Pays-Bas, en Espagne, en Turquie. « Julien a un manager, Jens Tytgat, qui gère sa carrière, ça aide », explique le saxophoniste-flûtiste. Le guitariste a aussi un contrat d'artiste avec l'étiquette Igloo, ce qui aide aussi : « Avoir des vrais gens qui bossent en parallèle sur le projet, c'est précieux. »

Au sein de ce trio, dont Chris Joris est l'aîné, « il y a 16 ans entre chacun d'entre nous, moi au milieu », observe Manu Hermia. En musique l'âge s'efface, c'est l'un des beaux aspects de notre métier. Musicien organique entre free jazz et musique du monde, Chris, à 73 ans, il est jeune. »

Dans ces projets, le schéma traditionnel du « leader » et de ses « sidemen » ou « women » ne tient plus. Longtemps leader, le Liégeois, « faisait tout : je prenais le téléphone, j'assurais la production, les engagements. Tous ces projets plus récents fonctionnent sur la cogestion : le trio avec Darrifourcq et Ceccaldi est porté à trois dans une répartition des tâches, l'autre trio est porté par Julien et moi et, dans le duo, Simon et moi partageons les décisions. »

Une tout autre dynamique

Ce système de cogestion et de coresponsabilité « crée une tout autre dynamique, ce n'est pas le même métier. On n'est pas seul, il faut être un peu souple mais l'on est deux fois plus malins pour prendre les décisions, on s'entraide à remonter la pente... » Surtout, ce modèle de direction partagée et d'effort collectif « influe sur l'artistique, la vie du projet, et même sur la façon de créer ».

Saxophoniste soprano, alto et ténor, flûtiste, clarinettiste, joueur de bansuri ou flûte traversière indienne classique, Manuel Hermia est aussi compositeur. Depuis une vingtaine d'années, il travaille au

rapprochement entre musiques occidentale et orientale en élaborant la théorie des « rajazz », dérivée des ragas et du jazz. Les ragas sont des gammes avec un nombre de notes très limité comme départ à l'improvisation, « au lieu d'avoir une grille d'accords qui va changer de couleur tout le temps ».

À partir de cette « petite idée toute simple », dit-il, le compositeur a cherché une organisation nouvelle : « prendre une gamme de cinq notes et, en même temps, tous ses reflets sur do, sur ré, etc. Ce faisant, je suis sur une gamme intermédiaire entre la musique tonale occidentale et la musique modale orientale ».

Manuel Hermia

« Parce que seul, on n'arrive à rien. »

L'olan du FNRS

Cette « petite idée » trottait dans la tête de Manuel Hermia depuis une vingtaine d'années, jusqu'à ce qu'il obtienne, il y a deux ans, une bourse du Fonds National de la Recherche Scientifique (FNRS), « validant ainsi l'idée aux yeux des autres ». « Cela m'a permis d'aller beaucoup plus loin dans le concept et sa présentation. Je prends ce petit cadeau de la vie. »

Après avoir travaillé un an sur l'aspect théorique, le compositeur-improvisateur a pu présenter son concept à quelques quatre-vingts collègues musiciens. Dix d'entre eux se sont lancés, dont Alain Pierre, Mathieu Robert, Cécile Broché mais aussi Clément Cerovecki ou Yann Lecollaire, suscitant l'intérêt des milieux du jazz et du classique contemporain.

Dans la foulée, pour clore son contrat d'artiste de quatre ans avec l'étiquette Igloo, Manu Hermia propose deux séries de publications numériques, dont la première sur les rajazz, « dans quelques mois, pour continuer l'exploration du concept dans différents contextes ». L'autre série entend « honorer l'improvisation totalement libre ». Sous le nom de One Night Stand, autrement dit « aventure d'un soir », chaque épisode consiste en « une esthétique jazz très libre, avec des groupes ou musiciens inédits pour moi, et l'on enregistre juste la première heure ».

Saut dans l'inconnu

L'idée c'est que « l'enregistrement se suffise à lui-même, sans s'engager dans une vie de projet », « produire dans l'instant sans le fardeau de soutenir un projet dans toute la durée ». Ce grand saut dans l'inconnu, « oui, c'est le risque absolu, surtout en public et en n'enregistrant qu'une heure. C'est un moment aussi délicieux que périlleux ». Les trois premières séances ont déjà été mises en boîte, avec le bassiste français Théo Zipper, le pianiste italien Augusto Pirodda et le batteur portugais Diogo Alexandre.

Cet appétit de liberté qui habite Manuel Hermia depuis ses vingt ans se décline, en définitive, par « d'un côté l'envie d'avoir une approche la plus universelle possible de la musique, sans me laisser enfermer dans une case, comme appartenant à tel ou tel style. J'ai toujours essayé d'être avant tout un musicien, qui improvise et compose, peu importe l'esthétique. D'autre part, je dirais que ça a été l'appel à dégager, ne fût-ce qu'un peu, une personnalité propre, une voix/voix qui soit réellement mienne. Cet appel m'a toujours poussé à faire confiance aux dynamiques à la fois humaines et musicales où je ressentais une résonance forte avec d'autres musiciens. J'ai constaté que c'est toujours au travers des projets avec ces personnes-là que j'ai pu me développer réellement, parce seul on n'arrive à rien. »

- La théorie des rajazz, une géométrie musicale, diffusé par le Forum des Compositeurs et disponible gratuitement sur le site www.creationmusicale.be (en format PDF).

Festivals d'été : la fin d'un modèle ?



© BERNARD BABETTE

La mort du modèle plusieurs scènes/plusieurs jours/un "grand" camping ?

DOSSIER : JULIEN BROQUET

Si certains comme Couleur Café, les Ardentes et les Solidarités ont réussi à tirer leur épingle du jeu, l'année a été compliquée pour quelques-uns des plus gros festivals francophones belges de l'été. Bilans, autocritiques et perspectives.

A lors que les Urban 32, Nuits Weekender, Tough Enough, Fifty Lab et autres festivals en salles pointent le bout de leur nez (à Liège, le Micro vient d'annoncer un décrochage en février), les organisateurs des grands rassemblements estivaux font le point sur leur dernière édition et en tirent les leçons. La fréquentation des Ardentes est repartie à la hausse. Les Solidarités ont attiré plus de monde qu'escompté. Et Couleur Café a affiché complet.

Tout le monde cependant ne peut pas se targuer d'un bilan réjouissant. « À Dour, il est mitigé, reconnaît le programmateur Mathieu Fonsny. On a essayé de renforcer la programmation de notre grande scène en signant Stormzy, Yeat, Charlotte de Witte et FKA Twigs. Quatre artistes pour lesquels on avait décidé de craquer un peu notre bourse afin d'internationaliser notre affiche en espérant avoir un retour sur la billetterie. Ça n'a pas été le cas. On a attiré entre 40.000 et 50.000 personnes par jour et plus ou moins réalisé les mêmes ventes que l'année passée mais en ayant dépensé davantage pour la programmation. On n'a pas atteint les chiffres espérés. Notre calcul était mauvais. Et ce n'est pas grave. Il ne faut pas voir que l'aspect négatif des choses. Il s'agit de comprendre que le festival est regardé de l'extérieur. Aux yeux de certains professionnels de la musique, en invitant ces artistes, on a envoyé un signal. Celui qu'on joue dans une certaine catégorie. On apprend de ses erreurs et ça nous conforte dans l'idée que Dour, c'est une multitude de petits, moyens et petits gros noms qui font que l'ensemble est attractif. Je pense qu'avec deux de ces artistes, on aurait enregistré les mêmes rentrées. On doit peut-être aller chercher davantage encore dans les niches, les couches et les sous-couches pour entretenir la relation qu'on a avec notre communauté et la satisfaire. »

Du côté du plan incliné aussi, c'est un peu la soupe à la grimace. « On a vécu la première édition déficitaire de Ronquières, avoue son programmateur Fabrice Lamproye. Ça ne remet pas en cause l'existence du festival mais ça amène à se remettre en question. Concernant la programmation, il faut davantage de différenciation par rapport aux autres événements inscrits sur le même territoire. Nous proposons des affiches si pas similaires, qui donnent parfois l'impression de l'être et nous avons constaté qu'on voyait trop les artistes programmés, notamment les têtes d'affiche. »

Hausse des cachets et fragilité des oxclus...

Dans une industrie de la musique plombée par la chute des ventes de disques où le concert est devenu l'unique source de rémunération/le gagne-pain quotidien/la vache à lait (biffez les mentions inutiles), les pratiques du secteur sont devenues agressives et les cachets ont flambé. « On est en partie responsables. On a commis des erreurs. On est tous à un moment tombé dans la surenchère, admet Denis Gerardy (Les Solidarités). Mais on ne peut plus continuer comme ça. »

Au-delà des tarifs pratiqués, les exclusivités fort relatives et le jeu trouble de certains agents ont coûté cher cet été. « Lorsqu'on t'accorde une exclu, éventuellement partagée avec un autre festival, et que tu apprends en juin qu'on relance deux Forest National en novembre, ce que Ronquières a vécu avec Julien Doré, ça te coupe forcément l'herbe sous le pied. D'autant que le public est en train de préférer la salle au festival. Pourquoi ? Parce qu'il y trouve un certain confort. Parce qu'il sait que l'artiste va faire tout son set. Venir avec toute sa prod. Donc, qu'il va vivre une expérience complète. Le LaSemo avait embauché MC Solaar et a appris à trois semaines du festival qu'il jouait gratuitement aux Fêtes de Wallonie à Namur... »

En juin, les organisateurs de festivals francophones qui sentaient le vent venir s'étaient rassemblés pour la première fois depuis le Covid pour discuter de leurs problèmes. « On en a parlé aux agents, à leurs intermédiaires en Belgique, et on leur a demandé de relayer nos doléances, reprend Fabrice Lamproye. C'est compliqué. Parce qu'on ressent une volonté d'amasser de l'argent rapidement. Tu as beaucoup moins de vision à long terme qu'avant. » « J'espère que le message est passé, ponctue Denis Gerardy. Les agents sont sous pression. Ils sont bien souvent devenus des espèces de repré-

sentants commerciaux pour boîtes de production. On leur impose tout. Et si ça ne leur va pas, on leur dit d'aller voir ailleurs. »

« La profession a changé, explique l'un d'entre eux, Lino Grumiro, de l'agence urbaine Skinfama. Avant on avait un rôle à jouer sur les constructions de carrière. Aujourd'hui, certains artistes débarquent et veulent tout de suite faire une ING Arena ou un Forest. Jouer sur les "main stages" et choper les plus gros cachets. Faut lier tout ça à internet, aux réseaux sociaux, aux gens qui écoutent des morceaux plutôt que des disques... Ce n'est pas évident de trouver le bon équilibre entre le prix que désirent les artistes et celui des tickets qui doivent rester abordables en tenant compte des coûts de production qui se sont envolés. L'indexation des salaires, le prix des locations... On peut raisonner un manager ou un festival mais on n'a pas toutes les cartes en main. »

Les bookers ont un rôle de tampon à jouer dans cette drôle d'équation. « Certains pensent encore qu'on est une province française ou qu'on appartient aux Pays-Bas. Pour limiter le prix d'un cachet ou le nombre de concerts d'un artiste, il faut expliquer les enjeux géopolitiques et socio-culturels de notre territoire. Faire comprendre aux productions internationales que la Belgique est le pays d'Europe avec le plus de festivals par rapport à son nombre d'habitants. Que la Wallonie est plus petite que le Poitou-Charentes. Que les néerlandophones ne connaissent pas la musique francophone, Orelsan et Soprano. Tout ça pour que chacun obtienne un juste prix et un juste retour sur investissement. »

Fragilité structurale

Les Solidarités, qui l'an prochain se dérouleront en septembre, s'en sont bien sorties cette année. « On a vécu une de nos meilleures éditions et les premiers bilans montrent que nous terminerons en équilibre positif, se satisfait Denis Gerardy. Je veux dire par là qu'il y a un petit boni mais qu'il n'est pas significatif par rapport à notre budget. Personne de toute façon ne peut dégager de gros bénéfices. » En France, selon une étude menée par le Centre National de la Musique, 68% des festivals dont le taux de remplissage était supérieur à 90% étaient déficitaires en 2024. Une proportion qui augmentait de 26 points par rapport à 2023. Ces chiffres confirment la fragilité structurelle d'un modèle économique et interrogent sa soutenabilité à long terme.

« C'est en effet un souci. Aux Solidarités, on pourrait gagner davantage si on pratiquait une politique de prix plus élevée. On se situe dans la moyenne inférieure. À savoir 59 euros la journée. Mais c'est une volonté de notre part. Les gens se plaignent ailleurs des hausses de prix. Ce ne serait pas un bon calcul. Au départ, les Solidarités voulaient être un gros festival populaire accessible à tous avec des tarifs extrêmement bas mais on s'est rendu compte, au fil du temps, qu'on devait les augmenter. Maintenant, on est en train de toucher la classe moyenne plus aisée. On a des articles 27 (le gouvernement vient de supprimer le dispositif, - ndlr) et on invite beaucoup d'institutions mais c'est pour compenser le fait qu'on ne touche plus les plus fragiles. »

Les festivals ne souffrent pas que de la hausse des cachets. Ils subissent aussi de plein fouet l'inflation. Et ce dans tous les domaines. « Organiser un festival permettait auparavant de dégager davantage de marges. On nous a imposé, à juste titre, des mesures de sécurité supplémentaires depuis les attentats. Elles ont quasiment doublé pour tout le monde. Et après le Covid et on s'est rendu compte que tout avait changé. On a essuyé une augmentation subite de 30 à 35% de tous les fournisseurs. J'en parlais avec Samuel Chappel du LaSemo. Il a réalisé une bonne édition, je crois, et il espère terminer à l'équilibre. Notre but n'est pas de redistribuer des dividendes à des actionnaires. Ce qu'on aimerait à un moment donné, c'est juste disposer d'une petite réserve pour les années difficiles. »

Marché saturé

« On se rend bien compte, on est tous dans le même bateau, qu'on a atteint des limites, analyse Fabrice Lamproye. On sentait depuis des années que ce moment allait arriver. Les spectateurs aujourd'hui vont vers l'exceptionnel. Des choses qu'on ne voit qu'une fois par an.

« La décroissance, je n'y crois pas du tout. Ça t'amène un désintérêt du public, des médias, des sponsors privés. Et tu finis par te planter. »

Denis Gerardy – Les Solidarités

À notre niveau, on doit s'adapter. Différencier l'offre. Faire en sorte que chaque festival propose une expérience différente à son public. »

Les Ardentes s'étaient déjà posé cette question il y a dix ans. Confrontées à un marché saturé, à la concurrence de Dour, de Werchter, du Pukkelpop, elles ont opéré le virage urbain que l'on connaît et il leur a été salutaire. « On sentait qu'on avait un public pour ça et le festival a fort grandi à ce moment-là. Mais à Ronquières, on n'est pas dans ce genre de réflexion. On essaie de voir ce qui s'est bien passé les autres années, ce qui a évolué et vers quoi on doit aller. »

Le concert exclusif de Will Smith n'a pas aussi bien fonctionné qu'espéré. « Mais ça n'a pas non plus été un désastre. Loin de là. C'est une opération qui a fait parler de Ronquières et qui sur place s'est bien déroulée. L'un dans l'autre, ça reste plutôt positif. Et ça n'a pas du tout coulé le festival comme on a pu le lire. L'idée, c'était de faire un concert exceptionnel. Sa seule date en Belgique. On n'a jamais autant parlé de Ronquières en Flandre. »

Avantage aux festivals thématiques ? « Dour ne sera jamais le Graspop (rock dur), les Ardentes (hip-hop) ou Tomorrowland (électro), commente son programmeur Mathieu Fonsny. Par contre, on sort les gens de leur zone de confort et on essaie de les prendre à revers. De leur faire découvrir des trucs. C'est à la fois notre force et notre faiblesse. C'est un travail d'architecte pour que tout le monde se sente bien dans chaque pièce de la maison. »

Public exigeant

Un constat est évident. Le public est devenu de plus en plus exigeant. Que ce soit sur l'affiche ou le confort. Vieillessement de sa population, embourgeoisement de la nouvelle génération ? Les campings rencontrent moins de succès que par le passé. « Les gens ont besoin de confort, le recherchent, remarque Denis Gerardy. J'ai surtout opéré ce constat après la pandémie. On a vu un changement complet de mentalité et de comportement. La société elle-même a changé. On espérait un monde meilleur et on a un monde pire. Les gens sont par exemple devenus extrêmement agressifs quand ils doivent attendre. On n'avait pas auparavant ce désir de confort absolu. »

« Les conditions météo marquent les gens. Et tu mets souvent une édition à t'en remettre, ajoute Fabrice Lamproye. À l'époque, on vivait ça bien. Mais ce n'est plus le cas maintenant. » Fini la mode des ventes qui glissent dans la boue... « Les jeunes aiment préparer leur tenue et être bien sapés. Ils ne veulent pas se salir et n'ont pas envie de trop abîmer leurs baskets, sourit Jean-Yves Reumont des Ardentes... Ils cherchent du confort que ce soit au niveau des logements ou des transports. Et ils sont prêts à payer pour le trouver. On le remarque au succès de notre VIP... »

« On se rend compte que cinq jours, c'est devenu beaucoup pour certains, poursuit Mathieu Fonsny. D'une part sur le plan du

budget. Et de l'autre, oui, concernant le confort. La pandémie a un peu déréglé les choses. Les gens veulent travailler à la maison une ou deux fois par semaine. Mieux manger... Le Covid nous a fait comprendre qu'on devait prendre soin de soi. Aller dormir en tente pendant cinq jours en plein cagnard ou sous la pluie n'est plus aussi excitant qu'avant. On attire le même nombre de festivaliers mais la proportion entre les spectateurs qui font la totale et ceux qui ne viennent qu'un ou deux jours a changé. Avant, c'était 90-10, 80-20. Aujourd'hui on est plutôt sur du 70-30 voire du 60-40. Ce n'est pas grave. Ça veut dire que les gens n'ont pas cet argent et/ou qu'ils préfèrent cibler ce qui leur plaît le plus. » Le festival devient dès lors son propre concurrent en fonction de ses affiches journalières.

Des affiches qui dans bien des cas ne suffisent plus... « Mon beau-père a 68 ans et il va toujours à Werchter, sourit Denis Gerardy. Il mesure 1m62. Il ne voit rien. Mais ce n'est pas grave. Il passe son après-midi couché dans l'herbe. Il entend et il est heureux. Heureux d'être entouré de plein de monde, allongé en train de boire sa chope. De regarder l'heure pour savoir quand il va aller chercher son morceau de viande et d'entendre au fond de la musique qu'il aime. Mais le concept 100% musique qui fonctionne toujours à Werchter et au Graspop notamment, est peut-être dépassé en ce qui nous concerne. Parce qu'on n'a pas non plus leurs affiches. N'est-on pas arrivé au bout de ce qui a été créé dans les années 70 et 80 et qu'on appelle festivals ? »

Modèle épuisé

Selon Denis Gerardy, il y a trop de concerts et trop de jours. « Ce n'est ni bon pour les artistes, qui jouent devant personne, ni pour le public, qui est peut-être saoulé, plus aussi passionné, plus aussi mélomane. Quand en festival, des groupes en développement se produisent à 14h, je vois devant lui moins de public que de professionnels. On a beaucoup entendu avant l'été qu'il fallait réinventer des modèles. Mais ça veut dire quoi ? On fait déjà beaucoup d'autres choses que de la musique. Quand le festival des Solidarités a été créé, l'exemple à suivre, c'était la Fête de l'Huma, qui accueille 200.000 personnes par jour. On propose des animations culturelles, un village des associations. Et cette année, on a développé le sport inclusif. On a travaillé avec Mbo Mpenza et ça a rencontré un succès dingue. »

« À Dour, on est plutôt dans la communauté et le partage. On ne va pas pousser le curseur sur la scénographie et le glamping. On a déjà des formules avec des tentes, des tipis, des cabanons pré-montés. On ne sert pas du caviar mais tu peux dans certains cas avoir un matelas et une couette... Nous allons par contre travailler sur l'expérience concert. La proximité avec les artistes. » Le modèle des spectateurs devant une scène avec un groupe dessus semble avoir vécu. « Ça peut encore exister mais ça ne suffit plus. Je pense qu'il faut changer le rapport et la distance de l'expérience. On doit trouver d'autres choses à faire dans d'autres endroits. On va essayer

de créer des moments qui sont davantage en adéquation avec ce qu'on essaie de proposer. À savoir des rassemblements. Des formes de communion. Sur les grandes scènes, c'est difficile parce que les artistes viennent avec des écrans, des décors. Mais sur des plus petites ou avec des artistes avec qui on peut parler, on pourrait imaginer des formats différents. »

Disnoglisation

Au-delà de la production, du feu d'artifices et des animations, les Ardentes ont misé depuis quelques années sur les influenceur·euses et les créateur·rices de contenus. « Anyme est le streamer numéro 1 en France sur Twitch, explique Jean-Yves Reumont. Twitch est très présent dans le monde du gaming. Des jeunes y jouent à des jeux vidéo pendant des heures et en même temps papotent, discutent avec leur communauté. Un mec comme Anyme y parle de musique, de tout, de rien. C'est un peu comme de la radio libre. Ce gars vient au festival depuis deux ans. Il est suivi par des millions de personnes sur les réseaux et ses "live" attirent des centaines de milliers de spectateurs en direct. Anyme est venu streamer en live sur les Ardentes. Il avait sa cabine et il racontait ce qu'il se passait. C'était une vedette exceptionnelle pour beaucoup de festivaliers... »

À tel point qu'il a eu les honneurs d'une scène pendant une petite demi-heure suite à une annulation tardive. « Il avait sorti un morceau. Il avait envie de le jouer entre deux concerts. On a recréé sa chambre dans le chapiteau Da Hood. Il l'a annoncé sur ses réseaux cinq minutes avant et c'était blindé. Il parlait. Il balançait des morceaux. Il chantait. Pour le pire ou le meilleur, j'ai eu l'impression de vivre un moment unique et historique. On ne peut pas développer ça partout. Mais la spécificité du public des Ardentes fait que ça s'y prêtait parfaitement. Le milieu du hip-hop et des streamers est vraiment interconnecté. Il suffit de regarder le GP Explorer. Cette course de Formule 4 au Mans qui implique des créateurs de contenus, des influenceurs et des rappeurs. Sa dernière édition a été diffusée sur France Télévision. SCH, Squeezie et Anyme y avaient notamment une voiture. Il y a une vraie course et aussi des concerts. C'est le genre d'expérience sur lesquelles on a travaillé et qu'on va continuer de développer. » Est-ce qu'on n'est pas en train de transformer le festival en parc d'attractions ? « En tout cas, on s'éloigne de la scène et de la musique à nu. Si tu veux attirer 50.000 personnes par jour, ça ne suffit plus. »

Place aux jeunes

Anomalie bariolée qui confirme la règle, Couleur Café, qui a rencontré de grosses difficultés il y a quelques années et qui a, cet été, affiché complet. C'était la troisième édition depuis que Sammy Wallens a succédé à son père en tant que directeur général du festival. « Qu'est-ce qui a changé ? On peut parler d'un souffle nouveau. Des jeunes déjà présents dans l'équipe ont pris davantage de responsabilités et d'autres nous ont rejoints. Beaucoup ont 24-25-26 ans... Ça change le regard, les envies, les projets, les idées. Mais dans la continuité avec les valeurs et les principes qui ont toujours été les nôtres. »

Plusieurs facteurs expliquent sa réussite. « On est parvenu à définir ce qu'est Couleur Café et on essaie de proposer un truc distinct du reste du paysage festivalier. On ne touche pas tout le monde. Mais ceux qu'on touche se sentent concernés par ce qu'on fait. On a des tarifs accessibles. Et il n'y a pas que des concerts. Je parle de décoration, de danse, de spectacle. On organise le festival où on rêve d'aller. On essaie d'être créatif. Ça nous emballa d'imaginer un bar caché, un petit monde ou une performance secrète. Il faut sans cesse remettre en question ce qu'on fait. À fortiori quand on a un public super jeune. »

Sammy Wallens constate notamment qu'ils boivent moins. Qu'ils ont un rapport à l'alcool différent de leurs aînés. « Ils sont davantage conscientisés par rapport à ses méfaits et aux risques de prendre le volant imbibé. On est aussi dans une génération du bien-être... C'est mieux pour la santé publique mais c'est assurément moins bien pour le secteur de l'événementiel. »

Comment dans ce contexte, Couleur Café est-il parvenu à maîtriser ses prix ? Est-ce que les cachets ont moins explosé dans les

« musiques du monde » ? « C'est comme dans tout. Tu peux te laisser emporter par ce qui se passe ou te fixer des contraintes financières pour travailler. Et c'est ce qu'on fait. Avec cette enveloppe, on essaie d'organiser le plus beau festival possible. On part du postulat qu'on vend un ticket à tel prix et donc qu'on dispose d'un budget correspondant pour organiser notre événement. Il y a des artistes qu'on ne sait pas ou plus payer et il faut vivre avec. Certains festivals en Belgique ont toujours proposé les plus grandes stars internationales. Eux sont amenés à suivre cette inflation constante. C'est dans leur ADN. »

Sammy Wallens – Couleur Café

« Certains festivals en Belgique ont toujours proposé les plus grandes stars internationales. Eux sont amenés à suivre cette inflation constante. C'est dans leur ADN. »

Décroissance ?

L'histoire des festivals ressemble parfois à une fable de La Fontaine. À cette grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le boeuf... « On s'est souvent dit "maintenant, c'est fini". Il faut faire dans la décroissance. Baisser la voilure, termine Denis Gerardy. Mais tous ceux qui ont fait ça ont vu à terme leur festival disparaître. Il y a trois possibilités, la décroissance, le statu quo ou le mégalo. Moi, je suis pour un statu quo évolutif. Mégalo, avec l'âge je ne le suis plus. Je ne l'ai jamais vraiment été. Et la décroissance, je n'y crois pas du tout. Ça t'amène un désintérêt du public. Un désintérêt des médias. Des sponsors privés. Et tu finis par te planter. La difficulté, c'est d'expliquer que, quand tu décroches une très grosse tête d'affiche, c'est exceptionnel. »

Il se demande parfois malgré tout s'il ne devrait pas se contenter de trois groupes tous les soirs. « Ouvrir à 18h. Prévoir une découverte, un middle size et une énorme tête d'affiche. On vendrait toutes nos places mais ce ne serait plus vraiment un festival. Ça ressemblerait davantage aux concerts de stades ou à la venue d'un Neil Young sur la Place des Palais. Ce sont devenus des concurrents et ça risque de devenir un peu le futur de ce métier. Quand les gens sont prêts à mettre 100 ou 150 euros pour aller voir Beyoncé au stade Roi Baudouin, ils ne les ont plus ensuite pour aller en festival. L'avenir va se jouer aussi là-dessus. Les artistes capables de faire des stades y gagnent beaucoup plus d'argent et risquent de s'extirper du marché des festivals. Mis à part Werchter sans doute. On est en pleine mutation. »

On peut se demander ce que le rachat du Pukkelpop par Live Nation va changer dans la répartition des artistes. Ce que les pouvoirs publics réservent comme surprise en matière de subides... Du côté de Spa, qui a beaucoup souffert, on a déjà annoncé que l'édition 2026 des Francolies n'aurait plus rien à voir avec les précédentes. Qu'elle serait refondue en termes de site, d'offre et de public. « Tout le paradigme est en train de changer, remarque Fabrice Lamproye. Tu ne dois pas juste repenser ce que tu fais sur ton festival. Mais aussi comment tu l'annonces. Comment tu touches ta cible... Et là non plus, on n'est pas tous logés à la même enseigne. »

De nouveaux formats pour les concerts de musique classique ?



TEXTE : VICTORIA DE SCHRIJVER

La scène classique est en mouvement perpétuel. Entre fidélisation des auditeurs et conquête de nouveaux publics, festivals et institutions cherchent à repenser la relation entre œuvre, interprète et public. Rencontre avec ces acteurs.

Quand on demande autour de soi ce qu'est un concert de musique classique, la même image revient : un orchestre en smoking, un concerto en première partie, une symphonie en seconde et une pause au bar entre les deux. Dans la salle, quelques toux discrètes mais aussi des regards hésitants pour savoir quand applaudir cohabitent avec un public qui connaît déjà ce qu'il vient entendre. On pense aussi au récital, à la musique de chambre et puis à l'opéra, paroxysme de l'élitisme pour certains. Mais le rituel du concert classique a-t-il encore du sens aujourd'hui ? Est-ce bien là la seule forme du concert classique ?

Nous avons rencontré plusieurs acteurs du monde de la musique classique – directeurs d'institutions, artistes, programmeurs – pour interroger ces formats, leur évolution (ou leur résistance au changement) et la manière dont ils cherchent, chacun à leur façon, à renouveler et engager le public.

Le mythe du concert classique

Le concert classique reste associé à un ensemble de codes et de rituels sociaux, parfois intimidants pour qui n'en maîtrise pas les usages. Mais ce modèle si codifié existe-t-il encore ? Nos interlocuteurs ont toutes et tous leur avis. Gilles Ledure, directeur général de Flagey depuis 2011, en est convaincu, ce concert ne serait déjà plus la norme : « Ce concert figé n'existe plus depuis longtemps. Il y a toutes sortes de formats, toutes sortes de publics. Il n'y a pas un public type, pas un genre type. »

En réalité, le concert classique "ritualisé" toujours présent dans notre imaginaire collectif serait devenu un mythe culturel – même s'il perdure encore – plus qu'une réalité. Si son aura persiste, sur le terrain, il s'est déjà transformé en une multitude d'expériences et de rituels alternatifs.

Entre décloisonnement et réinvention des formats ?

Briser le moule, peut-être, mais sans perdre la substance. La plupart des programmeurs que nous avons rencontrés partagent le même constat : la musique classique doit continuer à se réinventer mais sans renier ce qui fait sa force. Si la forme symphonique reste au cœur du répertoire, nombre d'artistes et d'institutions cherchent à en élargir les contours.

À La Monnaie, Christina Scheppelmann défend l'idée d'une ouverture réfléchie : ne pas briser les cadres mais les assouplir. L'opéra, dit-elle, « doit rester exigeant, mais accessible » et se réinventer sans se trahir. L'institution multiplie les initiatives : opéras de chambre, concerts vocaux (Vocalissimo), danse, rencontres avec les artistes, ou encore concerts courts ou commentés destinés à de nouveaux auditeurs. Pour Christina Scheppelmann, « écouter le public, comprendre ses besoins et ses curiosités, c'est déjà faire évoluer la forme ». Lydia Desloover, responsable marketing, complète : « Il y a un réel besoin d'élargir l'expérience du spectateur, d'aller vers d'autres disciplines, d'autres regards, sans perdre la dimension lyrique et musicale qui fait notre identité. » La maison d'opéra rayonne aussi en proposant des prix destinés aux jeunes de moins de 30 ans mais Christina Scheppelmann insiste aussi, l'opéra est souvent plus accessible qu'un concert d'une « grande pop star ».

Au Festival Musiq3, la programmatrice et chanteuse Julie Calbète partage ce même souci d'équilibre : « La musique gagne en force quand elle dialogue avec d'autres formes. On le voit dans l'opéra : la rencontre entre les arts, c'est ce qui permet la rupture et la surprise. » Pour elle, l'enjeu est de créer des expériences vivantes, immersives, parfois plus courtes, où le public ne se contente plus d'assister à un concert qui surprend, interroge et ravit, mais en fait partie : « Nous voulons que les gens se sentent légitimes, même s'ils n'ont pas les codes ».

Le violoncelliste Pierre Fontenelle partage cette idée d'un dialogue fécond entre les arts. Plusieurs de ses projets explorent la transdisciplinarité : lors d'un récent concert conçu avec un peintre, il a constaté que les personnes venues assister à la performance étaient autant sensibles à la création picturale qu'à la musique elle-même. Quant à la soprano Céline Scheen, habituée des formats hybrides

comme Kora Baroque avec le guitariste Karim Baggili et Mamadou Dramé à la kora, elle défend l'ouverture entre les genres : « Certains n'aiment pas ces mélanges mais je crois profondément à la porosité entre les disciplines. Cela rend la musique plus vivante, plus humaine. »

De la scène de Bozar à celle de La Monnaie, des festivals aux projets indépendants, la tendance est claire : les formats évoluent, se mélangent, se raccourcissent parfois, mais conservent un même fil rouge, celui du partage.

Des salles qui s'ouvrent à d'autres temporalités

Certaines institutions réinventent le rapport au temps et à la scène. À Bozar, l'expérimentation est au cœur du projet *Staging the Concert*. Aurore Aubouin l'explique : « Nous réfléchissons à comment mettre ensemble les arts et comment demander à des artistes musiciens, chorégraphes ou architectes, d'imaginer ensemble une autre manière d'être au concert. » Si Bozar constatait encore récemment une perte de vitesse sur les concerts symphoniques, il ne les renie pas mais continue à repenser des expériences différentes durant toute la saison. D'autres formats plus accessibles coexistent : les Concerts Croissants du dimanche matin, plus intimistes et plus courts.

Ronan Tighe, programmeur pour le Belgian National Orchestra (BNO), évoque aussi de nouveaux projets : *Symphonic Date*, un concert symphonique court et animé d'une heure. À l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège (OPRL), on propose également des concerts symphoniques courts et d'autres formats.

À Flagey, la fidélisation passe aussi par une approche progressive : « La curiosité se développe. Plus les gens ont confiance en vous, plus ils acceptent de découvrir autre chose. », insiste Gilles Ledure, qui pense, comme nos autres interlocuteurs, que le travail passe d'abord par se montrer une maison de confiance.

Écouter le public, fidéliser les foules

La relation au public est devenue centrale. La diversité des offres, des possibilités d'occuper son temps – entre les voyages, la télévision ou même les salles de sport, évoque Christina Scheppelmann – est tellement variée, qu'il faut pouvoir donner envie de passer du temps dans une salle. La programmation se pense en dialoguant avec les publics, comme l'évoquent les équipes de l'OPRL. Laurent Boutefeu, directeur de la communication et du marketing, évoque la recherche d'une « expérience auditeur complète » : lumières repensées, médiation, carrefour entre les arts (voir OPRL+), formats pédagogiques comme *Music Factory* (un concert où la programmation se fait autour d'un thème et avec des extraits). Pierre Solot, animateur des formats *Music Factory*, en témoigne : le public se diversifie, entre les abonné·es, les curieux et les jeunes de plus en plus présents, grâce à la gratuité du concert pour les moins de 26 ans. À travers ces démarches, les institutions redéfinissent ce que signifie « assister à un concert classique » : non plus une posture d'écoute figée mais un moment partagé, incarné, parfois participatif.

Le BNO expérimente lui d'autres formats alternatifs, en collaborant par exemple avec le rappeur Scylla ou la chanteuse Zaho de Sagazan. Si ces concerts ne transforment pas forcément les spectateur·rices d'un soir en abonné·es, ils permettent de mettre l'orchestre sous d'autres lumières et de toucher des publics nouveaux. Comme le résume Ronan Tighe : « Ce n'est pas que le concert traditionnel devient obsolète mais il faut aussi offrir d'autres portes d'entrée. »

Partout, la diversification s'impose comme une évidence. Une manière peut-être de réaffirmer la vitalité de la musique classique, sa capacité à se vivre et se réinventer sans se travestir. Cette évolution n'est pas la fin d'un autre monde mais une coexistence de formats, constatent nos interlocuteurs. Le concert classique, loin d'être moribond, s'ouvre à de nouveaux espaces, de nouvelles temporalités, de nouveaux publics, dans un monde en mutation où l'écoute devient expérience et où chaque public, qu'il soit fidèle ou curieux, trouvera aisément sa place.

Ça bouge bien,



dans les marges du rock !

TEXTE : DIDIER STIERS

Depuis quelque temps, sur les scènes plus “extrêmes”, les concerts se multiplient tout comme les festivals. Et les opérateurs s’activent. Qui sont-ils, où cela se passe-t-il, ça marche ou cela reste néanmoins confidentiel ? Suivez le guide, petit tour d’horizon...

En parallèle des grands raouts estivaux tels que le Graspop ou l'Alcatraz existe une scène "rock dur" pour employer un terme un peu fourre-tout qui vit, qui se développe, et sur laquelle les initiatives sont prises par une multitude de plus petits acteurs. Tenez, par exemple, du côté du Botanique, il y a un an de ça quasi jour pour jour, on nous annonçait la programmation d'une journée Obsidian Dust dans le cadre des Nuits 2025, de même qu'un festival "metal" pour l'actuel automne, le Tumult, de son petit nom, sur lequel nous reviendrons ci-dessous. Quant à la première, ce fut l'occasion de voir à l'œuvre et d'écouter neuf groupes, parmi lesquels les Belges de Villenoire et de Wiegedood. Soit « un voyage infernal et délicieux » proposé « à tous les amateurs de musique heavy, sombre et intense ». Notamment organisatrice de ce mini-trip : l'agence belge Metadrone Music Association, qui a également un pied dans le festival Desertfest à Anvers, opérant certes pas mal sur la Flandre et les Pays-Bas, mais qui nous amènera néanmoins Marduk, Immolation et Mayhem à l'OM en février prochain.

Pour en revenir à l'Obsidian Dust au Botanique, ajoutons que l'événement portait également la patte de Frédéric Maréchal, son directeur général. Il en allait de même pour les deux jours du Tough Enough, autre mini-festival de genres moins consensuels dont une deuxième édition se déroulera ce 15 novembre. « Il y a clairement une ouverture sur des esthétiques dont on ne traitait pas auparavant et qui sont facilement repérables, nous disaient, il y a quelques semaines, Thomas Konings et Olivier Vanhalst, les deux autres programmeurs du Botanique. Il y a un grand nombre d'artistes qu'on ne faisait pas avant, tout simplement parce que ce n'était pas dans notre domaine d'expertise, qu'on avait peut-être moins les clés permettant de savoir ce qui était pertinent dans ce registre-là. Le festival Tough Enough par exemple, c'est vraiment "la Fred touch", qu'on peut retrouver aussi de façon un peu disséminée tout au long de la saison. »

Saïd Al-Haddad, journaliste chez Bruzz et connaisseur du genre "rock dur" (toujours pour employer un terme un peu "fourre-tout", – ndlr) commente : « Outre le Tough Enough, qui a été lancé l'an dernier et qui revient cette année, et l'Obsidian Dust juste avant les Nuits Botanique, on a aussi pu découvrir le Tumult, qui vient d'avoir lieu. Grosse prise de risques ! J'ai trouvé qu'ils auraient peut-être dû commencer par un jour complet, avec une moitié de groupes belges et une moitié de grosses têtes d'affiche. Ils ont fait deux jours, ce qui était très ambitieux, quatre groupes ont finalement annulé et le public aurait pu être plus nombreux. Mais voilà, ça montre quand même qu'il y a une volonté du Bota de se profiler par rapport à la scène plus "dure", dans tous les styles, du metalcore au death en passant par le black. C'était quand même couillu, osé, quoi ! Et organisé dans un lieu magnifique. Que le Botanique s'engage sur des trucs comme ça, c'est vraiment chouette. » Au Botanique où le deuxième jour des Nuits Weekender, le 1^{er} novembre dernier, nous a notamment valu Sunn O))), Big!Brave... Et le reporter de rappeler ce qui anime régulièrement, toujours au même endroit, le Witloof Bar : « Des tout petits concerts de death, de metal extrême, qui se font souvent un petit peu "en dernière minute". Des trucs vraiment très pointus, pour lesquels des gens se déplacent parfois de très loin. Il y a vraiment une scène pour ça ! »

Du gros son entre les pompes

Il n'y a pas qu'au Bota ! Ainsi à Bruxelles, les petites brasseries, de celle de La Mule à Drink Drink en passant par La Senne et Illegaal, sont peu à peu venues mettre à disposition des groupes leurs locaux, leur bar ou leur taproom. Et certaines glissant dès lors leur grain de sel dans "l'extrême game". « Les brasseries ont vraiment donné un coup de boost dans ce milieu, note Saïd Al-Haddad. Certaines se font vraiment plaisir, comme Drink Drink où c'est souvent hardcore/punk. La Mule, c'est très varié : on y fait aussi bien venir du death que du metalcore, toutes sortes de trucs. Plus récemment, c'était une soirée punk, avec Total Chaos. Mais en tout cas, ces brasseries contribuent à rajouter des scènes, qui n'existaient pas auparavant. »

Et pour ce faire, on y œuvre de son propre chef ou non. Ces derniers temps, deux opérateurs s'y montrent particulièrement actifs :

Tumult qui, « couvrant tout le spectre de la musique heavy, présente des concerts, des festivals et des podcasts de qualité », et Hellhole (Project), une agence de booking bruxelloise orientée punk, rock et metal, ayant déboulé dans le secteur en 2017, époque à laquelle ses animateurs disaient (dans une interview à Shoot Me Again), vouloir rester sur Bruxelles « parce que la scène n'y est pas forcément super dynamique en dehors des toutes grosses salles ».

« Tumult a un peu repris le flambeau à La Source, reprend Saïd Al-Haddad. Tumult qui y a donc organisé le Solstice en juin, dans le genre stoner, stoner/doom, et donc le Tumult Festival au Botanique. Hellhole organise pas mal de concerts aussi, souvent très pointus. On a également le collectif Mental, pour l'instant un peu en pause, mais qui organisait aussi des événements très pointus dans des endroits un peu farfelus (surtout à Liège et Bruxelles, – ndlr). Eux étaient de grands fans du Bunker, par exemple, en plein "quartier rouge", près de la Gare du Nord. » Et là, on n'a encore rien dit du Magasin 4 qui reprend du service. Au lendemain de la soirée d'ouverture, le 19 septembre dernier, l'affiche était déjà orientée "metal extrême". « Dark death metal », dixit les organisateurs.

Saïd Al-Haddad – Bruzz

« Que le Botanique s'engage sur des trucs comme ça, c'est chouette »

Frontière linguistique ?

Scène de niche, le "rock dur" ? Évidemment, mais c'est cela aussi qui fait bouger les gens. « Je vais régulièrement voir des concerts, raconte Saïd Al-Haddad. Il y a cinq groupes, j'en connais un mais les autres m'intéressent parce qu'ils sont sur la même affiche. Le Tumult Festival, par exemple, c'était aussi beaucoup de la découverte. Le positif également, c'est que les Belges sont quand même souvent bien représentés sur de belles petites affiches underground. Et eux aussi amènent leur public... »

Dans quelle communauté, flamande ou francophone, s'active-t-on le plus pour la développer, cette scène ? Ça dépend, dirions-nous, façon réponse de Normand. Certes, des gens derrière l'Obsidian Dust œuvrent aussi sur la Flandre. Mais au sein de Tumult, on retrouve un Français et un Flamand, respectivement Ben Fournet, par ailleurs manager de Carpenter Brut, et Marcus Deblaere, qui a été programmeur à l'AB et pilote aujourd'hui l'agence Busker, installée à Bruxelles. Quant à Hellhole, on l'a dit, c'est du bruxellois, né sur le campus de l'ULB.

« Je ne pense pas que les Flamands soient plus présents que les francophones dans ce milieu », avance Saïd Al-Haddad. Pour qui l'occasion fait le larron, plutôt. « Prenons De Kuub, une maison de jeunes à Berchem-Saint-Agathe (« Wij zijn Jeugdhuis De Kuub, het Nederlandstalige jeugdhuis van Sint-Agatha-Berchem », – ndlr). Ils organisent énormément de concerts punk, en autoproduction. Prenons Hellhole... À un moment, ils étaient souvent à la Jeugdhuis De Schakel, à Woluwé-Saint-Lambert. Et puis ils ont dû se diversifier, chercher à gauche et à droite d'autres salles. Entre autres, le Kriekelaar à Schaerbeek. Un centre culturel flamand, et donc une scène flamande, mais qui dès lors, en s'ouvrant à une organisation comme Hellhole, permet d'influencer, d'oser des trucs, de prendre le risque. Et comme ce sont de bonnes infrastructures, ça marche souvent. Donc les Flamands... À part à l'AB, où on a Live Nation, les grosse tournées, les gros groupes (Lacuna Coil en ce mois de novembre, par exemple, – ndlr), et donc où on fait plutôt dans la sécurité, dans toutes les petites salles, ce sont souvent des autoproductions ou des groupes qui veulent jouer et qui organisent eux-mêmes leur truc. Donc oui, c'est plutôt "l'occasion qui fait le larron", pour moi. »

● Infos & liens utiles

www.facebook.com/HellholeProject

www.facebook.com/collectifmental

www.facebook.com/tumultconcerts

www.facebook.com/groups/MentalFMBrussel



© GILLION CONSTRUCT

Le Magasin 4 nouveau est arrivé!

TEXTE : DIDIER STIERS

L'emblématique lieu de la scène "underground" bruxelloise revit, désormais dans une construction toute neuve. Look contemporain, matériaux durables, technique au top et, heureusement, même esprit qu'à l'origine, en 1994.

Au bout de 450 jours de travaux et d'un budget d'un peu plus de 5 millions d'euros, il est enfin là ! Accessible, opérationnel. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'à deux pas de Tour & Taxis, il se pose un peu là, ce nouveau Magasin 4, inscrit dans le contrat de rénovation urbaine Citroën-Vergote, ce plan d'action de revitalisation du quartier mené à l'initiative de la Région Bruxelles-Capitale. Côté structure, le bâtiment compte deux ailes, une publique et une privée, jointe par une grande terrasse panoramique, laquelle coiffe la salle d'une capacité de 498 personnes. Les artistes pour lesquels c'est nécessaire pourront loger sur place : quatre chambres ont été aménagées, un coin catering également, et il n'est pas exclu qu'un studio d'enregistrement y soit aussi un jour installé. Oui, il est spacieux, ce Magasin 4 version 2025 ! Et comme on le précisait dans *Le Soir* : « Techniquement parlant, il a été construit en matériaux durables et recyclés, conçu selon des principes "circulaires". Sa structure est ainsi modulaire, offrant la possibilité d'adaptations ou d'extensions futures, tandis que ses multiples composantes (le toit, par exemple) sont démontables, permettant un réemploi ultérieur. »

« Ici, on a clairement une infrastructure adaptée », note Guillaume Cazalet. Le chanteur et guitariste de Neptunian Maximalism, l'un des groupes à l'affiche de la soirée d'inauguration des lieux, le vendredi 19 septembre, a pu la tester. « Elle sonne quand même pas mal. Je trouve déjà qu'il y a beaucoup plus de contrôle dans les basses fréquences, c'est plus précis. Ce n'est pas rien. Les anciens bâtiments, ça n'aidait

pas, par leur taille, la construction, l'architecture elle-même... Ce sont peut-être des détails mais ils comptent, à ce stade. On aura une scène avec un peu plus de précision. L'expérience que j'ai déjà pu en faire le démontre. Ce qui n'est pas plus mal quand on se retrouve avec certains styles, comme du death metal un peu technique et chaotique. Du coup, ça rend les choses plus compréhensibles. »

Comme chez soi

« Pour moi en tant que spectateur mais aussi comme musicien, le Magasin 4 a toujours été un phare important sur la scène alternative à Bruxelles », reprend Guillaume Cazalet. Un phare allumé initialement par une équipe de bénévoles passionnés en 1994. Au numéro 4 de la rue du Magasin. « Et puis un jour, le propriétaire des lieux décide d'en faire des logements, raconte Philippe Close, le bourgmestre de Bruxelles. Il était compliqué pour la Ville de refuser, d'autant que c'était là l'affectation d'origine du bâtiment. » Le déménagement est organisé et le M4 se trouve de nouveaux murs, dans un ancien entrepôt, avenue du Port, en face de Tour & Taxis. Nous sommes alors en octobre 2009. Ce bâtiment-là est supposé être démoli deux ans plus tard, dans le cadre de la rénovation du quartier. Ce ne sera finalement chose faite qu'au bout de... 12 ans ! Début 2023, le Magasin 4 s'installe provisoirement du côté d'Anderlecht, sur le boulevard Industriel. Avant, donc, de renaître aujourd'hui à quelques pas de sa précédente localisation de longue durée, tout à côté de Tour & Taxis !



© SAU-MSI.BRUSSELS

Un plateau plus large et plus haut.



© SAU-MSI.BRUSSELS

Une terrasse relie espace privé et espace public.

Dans le parcours de Guillaume Cazalet comme dans celui d'autres artistes, le Magasin 4 est un endroit qui a compté, et qui comptera encore. « Depuis 20 ans que je fais de la musique à Bruxelles, le Magasin 4 a été le lieu où j'ai fait la plupart des premiers concerts avec les groupes ou les projets dans lesquels je me suis retrouvé. Ou du moins, les premiers concerts un peu plus sérieux, sur une scène d'envergure, etc. À chaque fois, c'était une espèce de confirmation pour ces groupes. Ce n'est pas rien. En fait, depuis le début, le Magasin 4 a été un peu la maison : là où beaucoup de choses ont commencé, là où on nous a accueillis à maintes reprises, bien après ces tout premiers concerts, là où on a tous toujours notre chance. Et c'est aussi un endroit pour lequel on a beaucoup de respect, autant pour la résilience et la dévotion du crew, des bénévoles, que pour cette résistance dans un secteur artistique qui se fait toujours un peu plus grignoter par le commercial. Il faut aussi saluer cette politique qui consiste à faire jouer quasiment tous les groupes belges possibles, au moins une fois par an. Tout le monde a sa chance, avec ce Magasin 4 qui est un tremplin, une opportunité réelle. »

Et maintenant ?

Certes, avec ces habits de bois et de béton, le look de ce Magasin 4 new style n'a plus grand-chose à voir avec les versions d'antan, de la rue du Magasin ou de l'avenue du Port première époque. Encore que... Dès l'ouverture déjà, chacun a été invité à venir y plaquer un

autocollant, histoire de renouer un peu avec l'esprit "roots" des années passées. L'équipe, à qui les clés ont donc été confiées par les autorités bruxelloises, n'entend pas recréer les toilettes du CBGB mais comme s'amuse auprès du Soir Christophe Masson (musicien, ingénieur son et cogérant des lieux) : « Les gens les colleront où ils le veulent. Il n'y a pas de zone interdite ou prescrite. Ça donnera un petit début de patine, en attendant. Ça fait partie de l'esthétique de ce genre d'endroit. » Où le mythique panneau "défense de cracher" ne sera donc pas le seul accessoire à conférer son aspect "classique".

« C'est un endroit où j'ai vu et découvert des tonnes d'artistes dans des styles très différents, dit encore Guillaume Cazalet. Et parfois très radicaux, de niches parfois très impopulaires, mais génialissimes. On avait droit à un éventail plus large que ce qui semble être proposé aujourd'hui, en termes de diversité et de radicalité, qui touchait au free jazz, aux musiques plus expérimentales ... Attention, ce qui se fait aujourd'hui, c'est très bien, ça correspond aussi à des choses que j'aime mais pour l'instant, c'est plutôt dans la castagne, les trucs un peu plus garage punk. » Au Magasin 4, on a à peine fini d'essayer les plâtres qu'on croule déjà sous les demandes de groupes (« Comme un peu toutes les salles », dixit Christophe Masson). On laissera les programmeurs bosser avant de revenir sur l'éclectisme des affiches...

● **Magasin 4, rue de l'Entrepôt 7, 1020 Bruxelles**
www.magasin4.be

180° Les premières parties

L'art d'exister avant les autres



Souvenir d'une soirée exceptionnelle pour le jeune artiste électro KÔMA.

DOSSIER: NICOLAS ALSTEEN

Positionnée en embuscade, quelques minutes avant la tête d'affiche de la soirée, la première partie donne à découvrir une nouvelle voix, un univers et des chansons singulières. Entre carte de visite nécessaire, tremplin vers le succès et champ de bataille contractuel, cette étape raconte une autre histoire des concerts. Immersion dans les coulisses d'une tradition en pleine mutation.

Longtemps avant l'avènement des tournées rock, des vedettes de la pop et des stars du hip-hop, les premières parties étaient déjà là, mais sous d'autres formes... Au 19^e siècle, les cafés-concerts et music-halls proposaient ainsi un enchaînement de numéros : chanteurs, humoristes, danseurs, acrobates, etc. À l'époque, le public ne venait pas pour une tête d'affiche mais pour un spectacle total.

L'après-guerre structure peu à peu le modèle. Les grandes tournées jazz américaines, puis les circuits de variétés en Europe, fixent l'idée d'un "acte d'ouverture". Avant d'applaudir la vedette de la soirée, le public patiente avec des concerts de courte durée. C'est l'apparition du tour de chauffe. Dans les années 1960, avec l'explosion du rock, cette pratique devient un rite initiatique. Jimi Hendrix, Fleetwood Mac ou Elton John ouvrent notamment pour d'autres artistes avant de connaître un succès sans frontières. À Bruxelles, les salles modernes – comme l'Ancienne Belgique, le Cirque Royal, puis le Botanique – institutionnalisent bientôt la pratique.

Aujourd'hui, la première partie est un outil de développement artistique, un levier promotionnel, mais aussi, parfois, un enjeu économique et politique. Sous ses atours sympathiques et sans prise de tête, le concert d'ouverture dissimule d'innombrables tractations entre équipes de programmation, agences de booking, managers et artistes locaux en quête de reconnaissance.

Pour Nathalie Delattre, programmatrice à l'Eden de Charleroi, cette tradition a quasi des allures de combat quotidien : « *La plupart du temps, les premières parties me sont imposées, déplore-t-elle. Les artistes internationaux tournent avec leur propre première partie.* » C'est donc la même personne qui se présente face au public en ouverture de toutes les dates européennes. « *Et ça, dans bien des cas, c'est non-négociable. Et puis, il y a un autre phénomène, récent, mais de plus en plus courant : l'agence de booking de la tête d'affiche qui cherche à placer un autre nom de son catalogue en première partie. D'un point de vue commercial, c'est compréhensible. D'autant que c'est l'Eden qui paie la note... Mais cette pratique tend à saper mon travail de programmation, dit-elle. Je n'aime pas quand on m'impose un projet alors que j'ai, de mon côté, des propositions tout à fait pertinentes pour soutenir la scène locale.* »

Un jou semblable à Fort Bogard

Même son de cloche du côté de Liège, où des salles comme l'OM et le Reflektor jouent des coudes pour imposer leurs choix. « *Nous devons batailler avec différents interlocuteurs pour placer des artistes locaux qui nous tiennent à cœur, confie Fabrice Lamproye, directeur et programmateur des lieux. Les premières parties constituent un excellent tremplin : elles apportent de la visibilité à des musiciens qui en ont besoin. Ce sont les pièces essentielles d'un système. Si les salles reçoivent des subventions publiques, c'est d'abord pour promouvoir la culture locale et mettre en avant des artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles.* »

Chez nous, la question du soutien à la scène émergente passe, le plus souvent, par des premières parties. Greta Vecchio, fondatrice de l'agence de booking Ciao Ciao Music, est bien placée pour en parler. « *J'accompagne le développement d'artistes comme ONHA, Mia Lena, Lo Bailly, Stace ou Adam La Nuit, explique-t-elle. À mon échelle, si je n'ai pas accès à des premières parties, je n'ai aucune base de travail pour aider ces gens à construire une carrière durable.* » Mais les places sont chères. « *En Belgique francophone, on peut vite subir la concurrence d'un pays comme la France. C'est un marché qui pèse autrement plus lourd que le nôtre. Si des mécanismes de soutien public n'étaient pas mis en place au niveau de la Fédération Wallonie-Bruxelles, il y a fort à parier que nous serions écrasés par le rouleau compresseur français. Sans parler des artistes anglo-saxons...* »

Pour une agence de booking, l'obtention de premières parties enviables permet de faire connaître les artistes, de leur donner une visibilité et de fidéliser un nouveau public. Mais pour décrocher un engagement en ouverture d'un concert, il convient de respecter une procédure exigeante. « *Dans un premier temps, il faut solliciter la*

salle qui annonce la date », détaille Greta Vecchio. Une fois la demande introduite et acceptée, ce n'est pas encore gagné. « *Il y a d'autres étapes à franchir avant de recevoir une confirmation définitive. Sur la base d'obligations contractuelles, la salle doit, en effet, faire valider la première partie proposée par l'agence de booking du spectacle programmé en tête d'affiche... qui doit, elle-même, dans certains cas, obtenir l'aval de l'équipe de management qui représente les intérêts de l'artiste. Ce qu'il faut retenir ? Que ce n'est jamais du 100% garanti.* »

À l'autre bout de la chaîne, l'affaire génère également quelques tensions. « *Mon rôle de manager consiste à concilier au mieux les attentes des uns et des autres* », révèle pour sa part Sébastien Deprez, cofondateur de Magma, agence de management qui gère les carrières de formations bruxelloises comme ECHT! ou TUKAN. « *Je dois un peu jongler pour mettre tout le monde d'accord. Il s'agit notamment de tempérer les ardeurs des agents artistiques avec lesquels nous collaborons sur les différents territoires développés. Certains nous contactent en faisant – un peu, beaucoup – pression pour pousser tel ou tel autre artiste de leur catalogue. Tu te sens parfois "obligé", mais il faut négocier. Les musiciens de ECHT!, par exemple, adorent choisir eux-mêmes les premières parties de leurs concerts... Entre les desideratas de mes artistes, ceux de mes agents et ceux de la salle, il y a souvent des dissensions.* »

À bien y regarder, les premières parties répondent un peu aux mêmes logiques que les épreuves de Fort Boyard. Comme à la télé, chaque concert joué avant une vedette donne droit à une clé. Après en avoir accumulé en suffisance, c'est la délivrance, l'accès à la salle du trésor : une date en tête d'affiche. « *ONHA, par exemple, peut désormais remplir une salle sous son seul nom, indique Greta Vecchio. Mais avant ça, nous avons construit un récit professionnel et crédible avec des scènes partagées aux côtés d'artistes comme Yamé, Jyeuhair, Youssef Swatt's, Théodora ou Tuerie. Quand des programmeurs belges et internationaux voient ces noms accolés à celui d'ONHA, ils lui accordent davantage d'attention. Pour eux, c'est un gage de qualité. Si le rappeur liégeois joue un concert sous son nom à l'Ancienne Belgique en février 2026, c'est parce qu'au préalable, il est passé par tous les portiques des premières parties.* »

Coûts de grâce

D'un point de vue financier, l'ajout d'un nom à l'affiche d'une soirée peut aussi avoir des répercussions. « *Il y a une dizaine d'années, des groupes locaux placés en première partie drainaient encore une solide base de fans, se rappelle Fabrice Lamproye. Ce public annexe venait gonfler la billetterie de façon significative. Au point d'assurer la réussite d'une soirée. C'est plus complexe aujourd'hui. Car dans 90% des cas, les artistes qui se produisent en ouverture n'ont pas encore trouvé leur public...* » En 2025, la première partie n'est donc plus le produit d'appel d'autrefois. « *Les gens ne se pressent plus pour découvrir un nom inconnu.* »

On peut aussi envisager la pratique comme une droite d'alignement nécessaire au bon fonctionnement des bars. « *C'est vrai que cela crée une pause entre les concerts, que ça allonge le moment où les gens sont susceptibles de prendre un verre. Encore faut-il que le public arrive à l'heure... À l'OM ou au Reflektor, nous n'avons jamais fait d'études comparatives sur les recettes faites au bar lors d'une date sans première partie. Mais la différence doit vraiment être minime. Pour une salle de concert, la présence d'un support à l'affiche relève plutôt d'une charge supplémentaire.* »

Le coût de la première partie, justement, est variable. « *Le minimum syndical pour une prestation solo, c'est 150 euros, confie Greta Vecchio. Pour un groupe, cela peut même atteindre les 600 euros. Mais c'est compliqué à obtenir, essentiellement pour des raisons techniques.* » Par facilité, les productions privilégient en effet les formules instrumentales plus légères. « *Afin d'éviter que les groupes et collectifs soient systématiquement lésés au niveau du cachet proposé, certaines institutions comme le Botanique calculent désormais une rémunération minimale sur la base du nombre de musiciens effectivement présents sur scène. C'est une façon d'équilibrer la balance.*

« Mon seul objectif, c'est de proposer des premières parties qui ont le potentiel de se développer et d'accrocher de nouvelles audiences. »

Nathalie Delattre – L'Eden

Parce qu'offrir 250 euros à une formation de six ou sept personnes, professionnellement, c'est immoral. Ce n'est même pas de l'ordre du défraiement... »

Certains groupes acceptent pourtant des propositions indécentes. « Moins de 300 euros pour un groupe qui joue une première partie, c'est dérisoire. Mais parfois, c'est acceptable », lâche Sébastien Deprez. « Pourquoi ? Si une salle venait frapper à ma porte en me demandant de faire jouer ECHT! en première partie de Flying Lotus, par exemple, l'aspect financier prendrait une autre dimension... Dans ce cas de figure, il s'agirait d'une opportunité de développement. Pour ECHT!, ce serait l'occasion de se produire avant un projet électronique qui parle à un public conséquent et qui, potentiellement, est connecté à la proposition artistique du groupe que je défends. »

Karma KÔMA

Cette vision idyllique, quasi utopique de la première partie, devient parfois réalité. « Il y a peu, j'ai eu l'opportunité de me produire en première partie de Fred Again.. », raconte KÔMA, DJ et producteur bruxellois à l'aise avec l'IDM, le breakbeat, l'électronica, le dubstep ou la drum and bass. « Le tour manager de l'artiste anglais m'a envoyé un message via Instagram pour savoir si j'étais intéressé d'ouvrir le show à Bruxelles en "B2B" avec la DJ et productrice liégeoise Lauravioli... »

Annoncé cinq jours avant la date du concert, complet en moins de huit minutes, l'événement a rassemblé 11.000 personnes sous le toit de la Gare Maritime, sur le site de Tour & Taxis. « Nous avons joué de 20h30 à 22h00 devant une salle comble. On ressent le bruit et les mouvements de la foule. C'est une expérience improbable. » Elle l'est d'autant plus qu'elle s'accompagne d'une rémunération digne de ce nom. « Si la demande était venue des producteurs locaux, on m'aurait peut-être proposé de jouer gratuitement ou en échange de quelques bières. Ici, la proposition émane directement de Fred Again.. En tant qu'artiste qui connaît les difficultés du milieu, il insiste pour que ses premières parties soient payées correctement. Pour le dire autrement, j'ai reçu le plus gros cachet de ma vie. »

Au-delà de l'aspect financier, assurer la première partie d'une star internationale assure aussi une belle visibilité. « Je ne mesure pas encore tous les effets de cette prestation. Mais ils sont nombreux, souligne KÔMA. Rien que sur les réseaux sociaux, j'ai enregistré un nombre incroyable de nouveaux abonnés. L'explication ? Fred Again.. a annoncé la date à Bruxelles sur sa page Insta (3,5 millions d'abonnés, – ndlr) en insistant sur les noms des artistes locaux qui faisaient sa première partie. Au lendemain de son concert, j'ai reçu plusieurs propositions pour jouer des dates ailleurs. J'imagine que certains festivals seront aussi intéressés à l'idée de me programmer en voyant mon nom associé à celui de Fred Again.. » Depuis cette première partie, la vie du DJ bruxellois n'est plus tout à fait la même. « Hier,

des inconnus en trottinette m'ont alpagué dans la rue pour me dire qu'ils m'avaient vu à la Gare Maritime... Ça dépasse l'entendement. »

L'image de KÔMA sort grandie de cette expérience. « Au propre comme au figuré ! Désormais, je dispose de superbes photos et d'incroyables vidéos pour promouvoir mon travail sur les réseaux sociaux. Jusqu'ici, c'était l'un de mes points faibles. Mais à la Gare Maritime, il y avait deux caméras dans le public et quatre sur scène. Du coup, je bénéficie d'images multicams devant 10.000 personnes... Quand un artiste de l'envergure de Fred Again.. te donne un petit coup de pouce, tu vois vraiment la différence. »

Élément tactique

Sur un plan purement stratégique, la première partie permet aussi de marquer son territoire et de gagner du terrain. « Un projet comme TUKAN, par exemple, est bien installé en Belgique, développe le manager de la formation électro-jazz. Mais au niveau européen, il y a encore du chemin à parcourir. » À ses débuts, le groupe s'est ainsi acoquiné avec le collectif français QuinzeQuinze. « Nous avons fait trois dates avec eux en Belgique. Ils assuraient notre première partie. Puis, nous sommes partis jouer cinq concerts en France avec eux et là, c'est TUKAN qui jouait en ouverture. C'est un échange de bons procédés. »

Désormais capable de voler de ses propres ailes dans un pays comme l'Allemagne, TUKAN y construit pourtant son nid en s'appuyant prudemment sur les premières parties. « Pour être sûr de remplir les salles dans lesquelles nous jouons à Francfort ou à Hambourg, nous devons encore tabler sur une bonne première partie : une formation locale qui, en principe, est en mesure de ramener une partie du public. Comme nous ne connaissons pas les réalités du marché allemand, nous faisons confiance à l'expertise de notre agence de booking sur place. »

« C'est toujours une affaire de discussions avec l'agence de booking, résume Nathalie Delattre. Mais en tant que programmatrice, mon seul objectif, c'est de proposer des premières parties qui ont le potentiel de se développer et d'accrocher de nouvelles audiences en Belgique et à l'étranger. Récemment, nous avons placé le pianiste liégeois Grégoire Gerstmans en première partie de Saule. Il a joué devant 400 personnes. Les gens ont découvert et adoré son univers. Dans une salle comme l'Eden, la première partie, c'est ça : une vitrine pour apercevoir les meilleurs espoirs de la scène nationale. » Quelques années auparavant, l'Eden de Charleroi offrait ainsi une tribune de choix à Tamino en ouverture du concert de Girls In Hawaii. « Chez nous, la première partie est logée à la même enseigne que la tête d'affiche ! Les artistes mangent la même chose et nous accordons le même soin à toutes les productions. Il n'y a aucune raison que l'un voyage en première classe et l'autre en seconde. D'autant que, potentiellement, la première partie sera la star de demain. » Une bonne raison d'arriver à l'heure au concert.



© LORETA MANDER

Thomas Frank Hopper

Wild Ones Never Die

Autoproduction

L'occasion pour Larsen de rencontrer Thomas en pleine finalisation de l'enregistrement : « *Sur ces dix titres, on va explorer des univers un peu différents, sortir du blues rock, ça risque d'être surprenant !* ». Autre nouveauté, des collaborations avec des artistes européennes en devenir comme Vanya Sky – chanteuse et guitariste croate de 26 ans. « *On s'est vu plusieurs fois et on a enregistré sa voix la semaine dernière dans une chambre d'hôtel en Allemagne avec juste un micro et une carte son, c'était assez marrant.* » Thomas a aussi découvert une jeune chanteuse italienne, Meri Lu Jacket, qui pose sa voix sur un des titres phares de l'album : « *Là on quitte les sentiers battus... Vocalement elle est entre BJ Scott et Selah Sue !* ». L'enregistrement s'est fait en neuf jours à l'Opus studio près d'Honfleur : « *C'est un endroit magique en pleine nature tenu par deux amoureux de la musique.* » Rappelons que, l'année dernière, Thomas Frank Hopper est arrivé en quart de finale de l'European Blues Challenge à Memphis. « *On était un peu comme un ovni dans ce concours mais nous avons fait de belles rencontres... Cela a aussi inspiré certains morceaux de l'album comme 6 feet under, hommage au bluesman Robert Johnson.* » Même si nous n'avons pu qu'écouter un medley de trois minutes, le résultat est là : un cheminement entre blues rock, rock pop, ballade groovy, le tout sublimé par la voix haut perchée de Thomas. L'album sera bien évidemment disponible lors du showcase du 6 décembre au Botanique à Bruxelles. – **JPL**



DC Lou

Météores (EP)

Luik Music

Comme son titre le suggère, le premier EP de l'artiste bruxelloise DC Lou arrive comme une traînée d'étoiles dans nos cieux musicaux. Adepte du synthé bien placé, Diane Theunissen dévoile dans *Météores* six morceaux dream pop incandescents, deux ans après la sortie de son premier single, *Cake*. L'ambiance s'y fait tantôt nostalgique comme une succession de saisons dans un film de Mia Hansen-Løve sur *Myosotis*, tantôt électrisante sur le plus pop-rock *Tangerine*. Enregistrements bruts de la vie ordinaire et compositions léchées s'y mêlent dans un ballet qui rappelle tour à tour les musiciennes Alice Phoebe Lou, Frankie Cosmos ou encore la moins connue Elle Músa, dans ses sursauts d'acoustique solaire. Un EP à la prose et l'instrumentale remarquables, condensé d'un univers déjà bien abouti. – **PR**



Tars

A Star Within A Star

Autoproduction

Damien Polfiet a au moins en commun avec les gens de Slift d'aimer bâtir des murs du son derrière lesquels n'existe que le noir infini et insondable de l'espace, dans lequel tout nous envoie nous perdre. Sur un ton moins follement psyché que les Toulousains, en dix instrumentaux travaillés, puissants, le plus souvent space rock, parfois stoner, le Belge nous raconte une épopée loin de la Terre. Avec sa voix off, *Our sun is dying*, première plage de ce quatrième album, renvoie d'ailleurs directement à *Sunshine*, le film de SF de Danny Boyle (2007), contant comment une expédition spatiale doit rallumer le soleil à l'aide d'une charge thermonucléaire. Et toutes celles qui suivent rappellent l'un ou l'autre élément du même long-métrage. À coups de riffs énormes, de mélodies lancinantes, avec ces guitares qui tissent des atmosphères chargées, enfiévrées, inquiétantes. Fermez les yeux, décollage dans 5, 4, 3, ... – **DS**

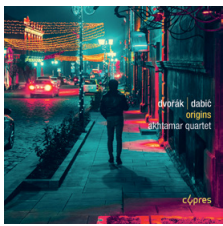


Arty Leiso

Éclipse (EP)

Autoproduction

Formé au Conservatoire de Bruxelles en jazz, son arrivée sur la scène musicale dévoilait en 2021 une très jolie plume et un humour irrésistible au service d'une musique qui mêlait joyeusement rap, chanson, jazz, funk et reggae. Sur ce nouvel EP, l'artiste ne s'embarrasse pas davantage des frontières de genre, passant du rap désabusé (*Brûler la pellicule*) à la chanson avec *Des larmes de toi*, en duo avec Essyla, où le texte se pose comme une poésie sur une litanie de piano avec un soupçon d'électronique. Mais la barrière qu'Arty franchit plus largement ici est celle de l'intime. Ces cinq nouveaux titres se fraient un chemin entre le deuil, l'amour, les sentiments d'injustice et d'impuissance. Le ton a changé, de la légèreté souriante qui émanait de ses précédentes productions, on passe au côté sombre d'un humain qui interroge sa place au monde – et engage ses semblables à partager ces questionnements. On ne sortira pas guillerets de ce disque, qui suit la courbe des temps qui courent, mais on en retiendra les refrains et mélodies prégnantes. – **VF**



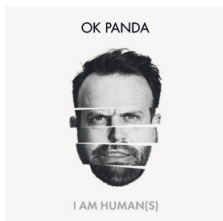
Dvořák–Dabić

Akhtamar Quartet

Origins

Cypres

Avec ce troisième album *Origins*, l'Akhtamar Quartet maintient le cap original et audacieux qu'il s'est fixé en associant grands classiques, accents folkloriques et création contemporaine. Au menu cette fois-ci le quatuor n°13 op.106 de Dvořák, que ce dernier écrivit en seulement quatre semaines après son retour des États-Unis en 1895. « *Sous sa plume, ce quatuor à cordes a l'envergure d'un orchestre symphonique* », s'enthousiasme Coline Alecian, premier violon, qui en esquisse toute la richesse : « *le développement virtuose du premier mouvement, le paysage grandiose qu'évoque l'adagio, l'inspiration folklorique du troisième mouvement avant un final qui commence par un andante céleste et s'achève sur une méditation.* » On goûtera au passage l'évidente maturité du son acquise par les Akhtamar, avec ce qu'il faut de chaleur et de brio dans ce répertoire exigeant, que le quatuor complète comme à son habitude par une vraie découverte. Après avoir invité Eugénie Alecian dans son premier CD (*Légende arménienne*) et Judith Adler de Oliveira dans son deuxième (*Enluminures*), cet album-ci accueille la pièce commandée à la Serbe Jelena Dabić, *Anzhamanak*. « *Celle-ci s'inspire, résume Coline Alecian, de la légende d'Akhtamar pour faire dialoguer deux mondes musicaux, celui du Caucase et celui des Balkans. En mêlant leurs langages modaux, leurs rythmes et leurs mémoires orales, la pièce de Jelena Dabić crée un espace commun où les frontières culturelles s'estompent.* » Par les temps qui courent, une ambition trop rare pour ne pas être applaudie. – **SR**



OK PANDA

I AM HUMAN(S)

Autoproduction

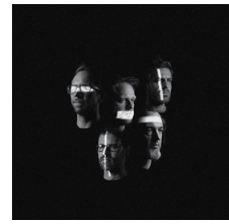
Le quintet bruxellois revient avec un troisième projet qu'il présente comme le plus radical depuis leurs débuts. Une radicalité qui ne s'exprime pas à travers un discours politique ou revendicatif mais plutôt dans la manière dont il a été composé, produit et enregistré. Pour la première fois, Aurélien Genot, Vincent De Puydt, Alexis André, Sander Villers et Till De Saeger se sont retrouvés tous ensemble en studio, après avoir été contraints de travailler en distanciel pendant plusieurs années à la suite de la période Covid. « *On a donc dû prendre des décisions en termes de production le jour même de l'enregistrement, sans possibilité de revenir en arrière comme avant. C'est flippant, mais aussi très stimulant* », avance le guitariste et chanteur Till De Saeger. Dans *I AM HUMAN(S)*, les musiciens explorent leur rapport au collectif, s'interrogent sur leur place dans le monde et revendiquent un besoin de réaffirmer leur humanité face aux enjeux technologiques de notre époque. Le "S" entre parenthèses du titre symbolise l'équilibre fragile entre singularité et influences extérieures. Le visuel illustre d'ailleurs cette idée avec un visage unique composé des traits de tous les membres du groupe. La formation d'indie pop rock aborde aussi en filigrane des thèmes difficiles, viol, migration, solitude, sans jamais les exposer frontalement. Des sujets lourds toujours portés par des mélodies solaires et entraînantes. « *C'est un exercice intéressant et une manière pour nous de faire passer un message. Cette dualité est notre marque de fabrique depuis le premier EP.* » – **LH**



The Loved Drones

Freaksville Records

Nés en 2010 sous la houlette du compositeur et musicien Benjamin Schoos, The Loved Drones ou "les explorateurs du psych-rock belge" reviennent avec *Freaksville Records* arrivé dans les bacs le 15 septembre dernier. Emmené par le charismatique et cosmique chanteur/claviériste Brian Carney, l'album oscille tantôt entre ballade rock 90's (*Freaksville Records* / *Le monde ou rien*), titres punk rock garage (*Aldi young dudes/Modern disease*) et deux plages plus expérimentales entre Pink Floyd et Steely Dan (*Cosmic evolution part 1 and 2*), bref un beau voyage vintage. Et pour couronner le tout, deux réinterprétations magistrales : *Subterranean homesick blues* de Bob Dylan et *Sister Ray* du Velvet Underground. Le tout servi par une team de musiciens fidèles comme le guitariste Jérôme Mardaga. Enregistré par Maxime Wathieu (le fils de Marc Morgan disparu pendant l'enregistrement de *Conspiracy Dance* en 2020) aux fameux Jet Studios, ce 6^e album est, bien sûr, à découvrir sur Freaksville Records. – **JPL**



Roscoe

Make It Happen

Kargo Music

En 2012, les cinq Liégeois s'imposaient sur la scène belge grâce au beau succès de leur premier album folk-rock, *Cracks*. Portés par cet engouement, ils publient par la suite *Mont Royal*, avant de disparaître des radars pendant six longues années et de revenir finalement avec *Folds* en 2022. Une fois l'effet de surprise et les retrouvailles passés, encore faut-il parvenir à se réinventer. Avec *Make It Happen*, la formation marque un nouveau chapitre, le début d'une nouvelle ère. Pour la première fois, les musiciens font une incursion dans le monde électronique avec ces sept titres tantôt planants, tantôt dansants. Ceux-ci vont jusqu'à se débarrasser de leurs instruments acoustiques pour les remplacer par des machines. Roscoe traverse sans doute sa crise de la quarantaine. Mais au lieu de s'emmêler dans des clichés, le groupe parvient à se montrer surprenant, crédible et ambitieux, tout en restant cohérent avec son passé et ancré dans le présent. – **LH**

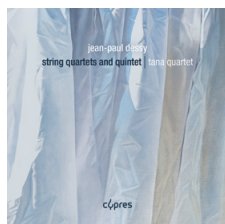


Léonard Steyaert

More Than Meets The Eye

Layva Records

Léonard Steyaert a le chic pour aligner en six titres des références aussi diverses et variées d'artistes issus tant de la galaxie Warp (Autechre, Oneohtrix Point Never...) que du label Morr (mùm, Tarwater...). Il nous emmène dans un voyage exigeant, aux chemins digitaux labyrinthiques, posant sa voix onirique et parfois théâtrale sur des séquences électroniques aux filtres complexes, enjolivées de parties parfois plus "classiques" (le rhodes sur *A threatening morning* notamment) ou rehaussées d'éléments de musique concrète (comme le feu de bois qui craquette sur *See you burst*). Cette première sélection se referme sur un très mélodieux et planant *What really happened* qui fait du bien. – **FXD**



Jean-Paul Dessy/ Tana Quartet

String Quartets and Quintet
Cypres

L'entente parfaite nouée de longue date entre le quatuor Tana et Jean-Paul Dessy trouve une nouvelle concrétisation dans l'enregistrement de ces partitions pour quatuor à cordes nées de l'imagination féconde du violoncelliste compositeur. « *La musique de Jean-Paul Dessy occupe une place singulière dans le paysage contemporain, souligne Antoine Maisonnaute, premier violon des Tana. Elle ne se soumet à aucune école ni courant mais trace une ligne de crête, tendue entre intériorité et expansion, entre spiritualité et matière sonore.* » Spiritualité, le mot est lâché, auquel chacun attribuera le sens qu'il désire. Car la musique de Dessy, qui « *compose en observant le silence, en contemplant le monde intérieur* », ouvre toutes les portes. À nous de tracer notre propre chemin dans un univers sonore où se mêlent recueillement et incantation. Créé en 2008 aux Rencontres de Fontainebleau, le quatuor *Tuor Qua Tuor*, titre latin qui signifie "le regard par où j'observe", tient par moments de la psalmodie murmurée par un violoncelle aux invocations déchirantes. Composé seize ans plus tard, le second quatuor, *A Quarter Quartet*, marque une évolution stylistique et « *renoue, insiste JP Dessy, avec la plus stimulante des formules instrumentales, phare de la musique de chambre depuis plus de 250 ans.* » Une équipée qu'il a conçue « *en sept épisodes et autant de climats sonores* » mais qui font ici aussi la part belle au voyage intérieur. Avec comme pièce ultime le quintette à deux violoncelles *Orée oraison hors-raison*, voulu tel « *une musique aimantée au reste du sacré* ». Du Dessy pur jus. – **SR**



IAMWILL

1999 (EP)

Autoproduction

Soyons clair : IAMWILL, c'est Guillaume Vierset pour de vrai. Considéré comme guitariste virtuose et caméléon, il se révèle poly-instrumentiste et chanteur dans ces cinq premiers titres tout en subtilité et en émotion. Pensez ! 1999 est l'année où, à 12 ans, le petit Guillaume donnait son premier concert de songwriter, guitare et voix. Cela se passait au Centre culturel de Marchin et l'on comprend toute la charge émotionnelle de ce titre, 1999, interprété dans un souffle. Coécrit avec David "Sharko" Bartholomé, l'EP baigne dans la nostalgie et l'introspection, sans pour autant être un univers fermé. Que du contraire, on finit par s'y retrouver. Forcément puisque, pour le guitariste et chanteur, 1999 – l'année – représente le passage de l'enfance à l'adolescence, « *la peur de se montrer et l'envie de se révéler* », et l'on peut tous se retrouver dans un moment de basculement comme celui-là. Ces cinq titres – les autres sont sur les rails, patience ! – confirment un sens aigu de la mélodie, le truc de Guillaume Vierset-IAMWILL : « *J'essaie d'écrire une mélodie par jour, en travaillant sur la relation mélodie-harmonie* ». Pour lui, la guitare et la composition, « *c'est comme un sport de haut niveau, cela se pratique tous les jours. Le processus créatif est quelque chose qui se travaille, s'entretient, se développe.* » Voilà, c'est aussi simple que cela. Enfin, ça en a seulement l'air car cette simplicité apparente cache une sophistication de première. – **DSi**



Hun Hun

Frantic Flow of the Gong

Macadam Mambo

Né en 2018 au lendemain d'un voyage en Turquie, Hun Hun (qui se prononce [œn œn] et non [un – un]), est une affaire de famille. Les jumeaux Noé et Jimmy Moens président en effet à la destinée de ce projet électronique, pensé comme une échappée belle dans des paysages fantasmés à la croisée de samples exotiques et de bons délires synthétiques. Parti des rivages du Bosphore avec quelques pépites anatoliennes dans ses bagages, le duo bruxellois s'est inventé un monde à part à la faveur d'un krautrock cosmique et d'une myriade de sons psychédéliques. Les deux frères poursuivent aujourd'hui l'aventure avec *Frantic Flow of the Gong*, un deuxième album piloté par un groove lunaire, des beats globe-trotteurs et une passion manifeste pour les films de SF. Truffée de samples hantés et d'incantations polyglottes, l'œuvre de Hun Hun évoque un John Carpenter en expédition nocturne sur l'Île de Pâques. Bien trippant. – **NA**

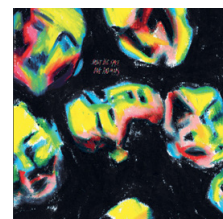


Le Grand Partir

Super Star

Igloo Records

Liberté, liberté chérie, liberté pas morte malgré les fâcheux temps qui courent... En témoigne la *Pensée simple* du Grand Partir, un nom déjà très évocateur. Mené par le batteur Théo Lanau, ce quartette international comme on n'en trouve qu'à Bruxelles – trois Français, un Américain – enchâsse un univers délicatement enchevêtré de guitares et de rythmes, le tout couronné de saxophone et de clarinette. Dans ces échappées belles entre jazz mélodieux et musique improvisée, il y a quelques moments où l'on en prend plein l'oreille, là où ça fait un bien fou, mais Le Grand Partir la joue aussi pédale douce, en finesse, ensorcelant. Intense, cet univers évoque inévitablement des œuvres perturbantes et fondatrices comme celles du guitariste Fred Frith ou du batteur-claviériste Robert Wyatt et du groupe Soft Machine, tous des Anglais rétifs et créatifs. Liberté, quand tu nous tiens. – **DSi**



Spout Big Space

One Too Many (EP)

62 Records

One Too Many regroupe deux sessions d'enregistrements étalées entre 2022 et 2024. L'objet final est toutefois très cohérent, nous donnant à écouter un EP électrisant qui ne se prend vraiment pas au sérieux. On ne s'étonne donc pas que le groupe se présente comme héritier du groupe FIDLAR, un band de skate punk californien qui a connu de bons moments au milieu des années 2010. Spout Big Space cite aussi Fat White Family, les Sonics ou Bauhaus. OK, on retrouve un peu de tout ça, et plus, au beau milieu de rythmiques qui ne tiennent jamais en place, de guitares tranchantes et d'un chant souvent incantatoire. En tout cas, c'est très punk, noise, lo-fi, parfois même un peu "garage" rockabilly... et ça fout vraiment la pêche. – **FXD**

**Retrouvez la liste de toutes les sorties
sur larsonmag.be**

Sttella



Jean-Luc Fonck, déjà on tenue pour sa Tournée Royale "anniversaire".

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Cinquante ans de carrière, un millier de chansons, des collaborations improbables, des concerts dans des squats punk ou en tête d'affiche des festivals généralistes. À 68 ans, Jean-Luc Fonck continue de faire ce qu'il aime, sans plan, sans pression, avec une liberté rare et une curiosité intacte. Sttella n'a jamais été un groupe comme les autres et son créateur n'a jamais cherché à en être un. Et tant mieux si on ne comprend pas toujours. C'est la preuve que le Léonard de Vinci du divertissement n'est pas dans la norme. Il surprend et nous surprendra encore.

Lorsque Jean-Luc Fonck fonde Sttella en 1975 et donne son premier concert avec sa copine Mimi Crofilm lors d'une fancy-fair à l'Institut Berkendael, l'école bruxelloise où ils se sont rencontrés, il a déjà idée farfelue : ajouter un "t" et un "l" au nom de son groupe à chaque représentation. Il a vite laissé tomber le concept. Heureusement pour les imprimeurs d'affiches... et pour nous, les scribouillards. Sinon, il faudrait taper 2.500 fois ces consonnes chaque fois qu'on parle de lui. On n'ose même pas imaginer.

Pour annoncer le coup d'envoi de sa "Tournée Royale des 50 ans", ce 27 décembre, l'Ancienne Belgique présente l'artiste originaire d'Arlon comme le « Léonard de Vinci du divertissement belge ». Jean-Luc Fonck tombe de sa chaise quand on lui fait la remarque. Il éclate de rire, réfléchit silencieusement une quinzaine de secondes, puis lâche : « C'est original comme comparaison. Ça me touche. Nous sommes tous les deux des touche-à-tout. Ceci dit, je ne suis pas sûr que de Vinci serait d'accord... ».

Sttella en 2025, c'est donc quelque 2.500 concerts, 1.000 chansons écrites et composées, quinze albums studio – dont deux certifiés or –, deux disques live, deux compilations, dix romans, des nouvelles, une pièce de théâtre, des émissions radio et télé... Ce n'est pas rien. Comment va-t-il dresser la setlist de cette tournée "jubilé", qui s'annonce jubilatoire ? « C'est un casse-tête. Je propose une sorte de "best of". Mais ça ne fait que vingt à vingt-cinq chansons sur un millier. Le public en attend certaines, moi j'ai envie d'en exhumer d'autres. Les titres plébiscités par les spectateurs ne sont pas forcément mes préférés, ni ceux que j'ai encore envie de jouer. Mais, par contre, je comprends pourquoi certains morceaux n'ont pas fonctionné. Si tu prends, par exemple, Quand les poules auront des roulettes, tout ira sur des dents (sur l'album The Dark Side Of The Moule en 1995, – ndlr), je peux imaginer que les gens ne l'attendent pas. Mais je l'aime bien. Et puis, il y a aussi des nouveautés qui vont se rajouter. »

Bruel et MC Solaar

Dernier single en date, *En Catimini* est un duo improbable avec le poète du flow MC Solaar. Après sa collaboration tout aussi surréaliste avec Patrick Bruel sur *Démodé*, – chanson caritative née comme un pari sur le plateau de l'émission 8-9 de Cyril Detaeye, sur Vivacité, qui a rapporté plus de 10.000 euros à Viva For Life –, Sttella a remis le couvert. « Contrairement à Bruel, Solaar connaissait Sttella. Il a déclaré à plusieurs reprises en interview qu'il avait découvert certains de mes titres alors qu'il étudiait à la fac et qu'ils l'avaient inspiré. Cyril Detaeye nous a lancé le défi de collaborer et on a composé *En Catimini* pour Viva For Life. C'est trop cool. Quand j'ai voulu lui envoyer la bande mixée à Paris, Solaar m'a dit : « Je n'ai pas envie d'écouter ça sur un fichier web, je réserve un Thalys et je viens chez toi à Bruxelles pour découvrir ça ». Tu te rends compte ? Solaar chez moi, à la maison. Après cinquante ans de carrière, je peux encore vivre de tels moments. C'est génial. »

Pas de plan

Cette anecdote résume parfaitement la philosophie de Jean-Luc Fonck. « Depuis Jane te croit plus, notre premier 45 tours publié en autoproduction en 1977 (un collector qui vaut 300 euros sur Discogs, – ndlr), je n'ai jamais forcé les choses. On est toujours venu me chercher. À mes débuts, je n'avais aucune attente. Et bizarrement, je n'en ai toujours pas aujourd'hui. Je pars toujours du principe que les choses arrivent comme elles doivent. Une tournée au Québec, une émission télé, une collaboration, un roman... Ce sont toujours des propositions que j'ai reçues. Et je réponds toujours la même chose : "Je ne sais pas si je suis capable de le faire, mais je vais essayer". La seule fois de ma carrière où j'ai essayé de me "vendre", c'était avant ce tout premier 45 tours. J'ai fait le tour des maisons de disques pour faire écouter mes chansons débiles et tout le monde m'a jeté. »



JL Fonck et Mimi Croffim on interview
(dans *En attendant, le 1^{er} avril 1978*)



L'album de tous les tubes
et "classiques" de Sttella!

Les années alternatives

Avec *Fuite au lavabo*, deuxième album de Sttella paru en 1978, Jean-Luc Fonck affine son style : une musique "do-it-yourself" foutraque mais mélodique, de l'absurde, une certaine idée de la Belgique, des jeux de mots, des calembours... Quintessence ultime ? *Aglaë*, histoire d'amour à sens unique sur *Les poissons s'en fishent et les pieds s'en footent* en 1988. « Elle était tellement froide, qu'on pouvait l'acheter à l'entracte. Ses mains étaient si froides, qu'on l'appelait *Cold Finger*. Elle était Italienne, c'était l'étrange Napolitaine. » Du Jacno dans les claviers, du Raymond Devos dans les mots. Grandiose.

Sttella

« Aucun jeu de mots, des guitares, une batterie : il y a encore des gens qui pensent que *Torremolinos* n'est pas de moi. »

Pendant les quinze premières années de sa carrière, Sttella est un duo formé du couple Jean-Luc/Mimi. Fonck est alors fonctionnaire au ministère de la Justice (aujourd'hui l'Intérieur) et négocie des pauses carrière quand il doit partir en tournée. Sttella est rattaché à la scène alternative. Des festivals Rock Against The Racism aux soirées punk dans des squats, en passant par les fêtes étudiantes, le duo est partout. « Lors d'une tournée à Montréal en 1988, on a rencontré François Hadji-Lazaro, leader du groupe punk parisien *Les Garçons Bouchers*. Il nous a proposé un contrat de distribution sur son label *Boucherie Productions*. Ça nous a ouvert beaucoup de portes en France et au Québec. Il y avait un vrai mouvement alternatif francophone à l'époque. Tous les clignotants étaient allumés : des tas de bons groupes, un soutien des médias, y

compris dans la presse généraliste et un réseau de salles, souvent gérées en asbl, où tu pouvais jouer. On est partis en tournée avec *Les Garçons Bouchers*, *La Souris Déglinguée*, *Gamine*, *La Mano Negra*, *Noir Désir*... Sttella ne faisait pas de la musique punk. Mais on partageait la même énergie, la même attitude, la même éthique. Un soir à Bordeaux, *Noir Désir* est venu nous rejoindre au rappel... Ce ne sont que des bons souvenirs. »

Une ville à la Costa Del Sol

Et puis arrive l'accident heureux en 1992 : *Torremolinos*. La chanson qui est au surréalisme belge ce que *Bohemian Rhapsody* est au rock prog ou *Born To Be Alive* aux boums disco. « Comme toujours, je n'ai rien vu venir. Le plus drôle, c'est que ce morceau, enregistré pour l'album *Manneken Pis not war/Faisez la mouche pas la guêpe*, ne ressemble pas à du Sttella classique. Aucun jeu de mots, pas le moindre calembour. Des guitares, une grosse batterie. Il y a encore des gens aujourd'hui qui pensent que *Torremolinos* n'est pas de moi. Ils me disent : "Tu as écrit des centaines de trucs mais ton seul tube, c'est une reprise". Il n'y a que des références que les Belges peuvent piger. En France ou à Montréal, *Torremolinos* n'a pas fonctionné. Mais, ici, tout le monde l'a validé. Les enfants, les fans de la première heure, les parents, les grands-parents... Disque d'or, les radios, les télé... Je ne comprends toujours pas. Tout a changé pour Sttella. Je me souviens d'un concert sous chapiteau, dans une prairie, au milieu de nulle part, à Vaux-sur-Sûre, en province du Luxembourg. On arrive dans l'après-midi avec notre petite camionnette. Personne, des vaches et juste deux ou trois bénévoles qui plantent des piquets de couleur rouge dans les champs voisins. "C'est pour délimiter le parking, on attend beaucoup de monde ce soir". On a fait 2.000 entrées payantes : sold-out. Les gens étaient fous, je ne sais pas d'où ils venaient. La buée, formée par la condensation, coulait sur mon clavier. Un truc de ouf. »



ShunGu

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Beatmaker et producteur sans œillères, ShunGu imagine sa musique à la jonction de samples picorés sur des trésors cachés du jazz, du rap, de la house et du folk psyché. Le Bruxellois publie *Faith in the Unknown*, un nouvel album influencé par quelques disques de chevet.

Mon nouvel album sort via le label londonien Lex Records (Gnarls Barkley, Danger Mouse, etc.) Cette structure est surtout la maison de MF DOOM. Être signé sur le même label que lui, c'est la concrétisation d'un rêve d'enfance. J'avais 15 ans le jour où j'ai loué l'album *MM..Food* à la Médiathèque du Passage 44, à Bruxelles. C'est avec ce disque que j'ai connu l'épiphanie hip-hop. Jusqu'alors, j'écoutais des rappeurs français comme Fabe ou MC Solaar, mais aussi des trucs plus commerciaux tels que Nas, 50 Cent ou Jay-Z. Après avoir entendu *MM..Food*, j'ai envisagé la possibilité de devenir producteur ou ingénieur du son. J'ai acté cette décision

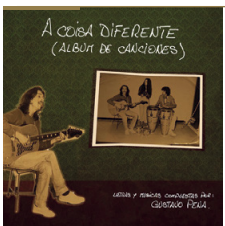
après avoir passé un an au Ghana. De retour à Bruxelles, j'ai commencé à produire de la musique, un peu dans l'esprit des samples que MF DOOM rassemblait dans sa série *Special Herbs*. J'ai appris à séquencer et échantillonner des morceaux sur la MPC d'un pote. Au lendemain d'une rupture sentimentale, je me suis quasiment "mis en couple" avec cette machine. À partir de là, j'ai produit de façon frénétique. Je postais un son par jour sur ma page SoundCloud. Ce rythme de production a attiré l'attention d'autres artistes. J'ai placé de la musique chez L'Or du Commun ou Caballero, puis chez Rejjie Snow, Chester Watson, Fly Anakin, MIKE ou Liv.e.



MF Doom
MM..Food
(2004)



Hermeto Pascoal
Viajando Com O Som – The Lost '76 Vice-Versa Studio Session
(2017)



Gustavo Peña – *El Príncipe*
A Coisa Diferente
(2015)



Litto Nebbia
Bazar De Los Milagros
(1976)

Le multi-instrumentiste Hermeto Pascoal est décédé en septembre 2025 à Rio de Janeiro. À mes yeux, cet artiste brésilien incarne la créativité. J'aurais pu choisir un album de Sun Ra ou de Moondog mais j'ai opté pour *Viajando Com O Som*. Ce disque est celui d'un homme libre. Hermeto Pascoal est né albinos dans une famille de fermiers. Durant son enfance, il a appris à jouer de la musique au contact des animaux et de la nature. Il pratiquait aussi bien le saxophone que le bandonéon,

la guitare que la flûte, la basse que divers instruments folkloriques. Il a créé des ponts inattendus entre différents styles musicaux. Il a aussi composé de la musique pour Miles Davis. Hermeto Pascoal était la musique. Toute sa vie était dédiée, organisée et structurée autour de ses compos. L'album *Viajando Com O Som* témoigne de cet engagement total. Ce disque a ouvert des portes dans mon esprit. Je ne m'en laisserai jamais. Je l'écouterai jusqu'à la fin de ma vie.

Gustavo Peña, surnommé *El Príncipe* était un personnage atypique de la scène folk-rock uruguayenne. Il y a un super documentaire à son sujet qui traîne sur YouTube. J'aime sa musique. Elle m'apaise. Je cherche à mettre la main sur des cassettes audio de ses chansons. Car, de son vivant, ce guitariste a enregistré très peu de disques. Les gens me perçoivent comme un beatmaker hip-hop.

Pourtant, je n'écoute quasiment plus de rap. J'explore des zones musicales dans lesquelles je n'aurais jamais pensé atterrir. Gustavo Peña illustre parfaitement cette évolution. Sur mon album, il y a un sample de boléro cubain. Ce n'est pas forcément un son que l'on associe au beatmaking mais cela correspond à cette volonté de prospecter en territoires inconnus.

Il y a quelque temps, je suis tombé amoureux du rock argentin des années 1960–1970. C'est comme ça que j'ai découvert Litto Nebbia. Il est à l'origine de Los Gatos Salvajes, une formation souvent comparée aux Beatles. C'est l'un des premiers groupes de rock à chanter en espagnol. Par la suite, il a évolué en solo et fondé

Melopea Discos, un label sur lequel il a signé ses artistes préférés. J'aime cette liberté de ton et d'action. Aujourd'hui, Litto Nebbia a 77 ans. J'essaie de le rencontrer pour retracer son parcours. Mon projet, c'est de lui consacrer un documentaire. J'écoute sa musique en boucle. C'est une véritable obsession, un puits d'inspiration.

Image extraite du court-métrage *Gourou*.

Sarah Wéry & Chloé Larrère

TEXTE : BERNARD VINCKEN

Nous avons rencontré les deux artistes derrière le court-métrage *Gourou*, une idée atypique dans le secteur des musiques dites “contemporaines”. « *Les flèches qui vous ont transpercées dévoilent la lumière en vous.* »



© DR

Le projet détonne dans le milieu de la musique de création. Au point qu'on « choisit de le montrer d'abord dans des festivals de films expérimentaux, de films musicaux ou de films d'art » avant de le diffuser sur les plateformes « en libre accès sur internet, pour mettre en valeur le travail des artistes qui ont contribué » et de le projeter avec les musiciens en “live”.

La rencontre avec Sarah Wéry et Chloé Larrère se fait un vendredi midi au Vieux Saint-Josse, après l'enregistrement d'un podcast consacré à la compositrice (Sarah – violoncelle, composition au Conservatoire de Liège, objets mécaniques sonores à Berlin). « *C'est un pari* », explique la réalisatrice (Chloé – Lettres Modernes à la Sorbonne Nouvelle, interprétation dramatique à l'Insas) : « *La pop, c'est un clip de 3 minutes, carré, rapide. On a écrit un scénario et sachant que le spectateur moyen décroche à 30 secondes, on arrive avec 8 minutes. Les clips sont quasi inexistantes en musique contemporaine et les femmes invisibilisées.* »

« *Comment mettre alors dedans des personnes avec qui on aime collaborer ?* » La fanfare dans laquelle les deux artistes se sont rencontrées (Chloé joue de la trompette), les petites filles du Rockin'Squat, un collectif d'habitation solidaire à qui elles donnent cours de musique et qui « *se posent des questions sur le monde* ». Une collision de mondes avec un objectif de transmission, quelque chose qui dit « *on a besoin de vous, il y a de la place pour vous dans la musique* ».

Entre l'image et le son (car la pièce préexistait au “clip”), l'une n'illustre pas l'autre mais les deux se meuvent, selon une énergie commune : « *La dimension visuelle est présente dès le départ dans la partition, avec les talk boxes, les instruments dans lesquels on souffle, le feu, Alice Coltrane...* » et c'est la musique qui guide l'écriture de Chloé Larrère qui découpe l'histoire (un acte pour chaque mouvement), qui aide « *à trouver des couleurs, des ambiances, des caractères* ». Le tournage s'est fait dans l'entrepôt de stockage du théâtre Le Rideau. La musique est interprétée par l'Ensemble 21 (avec Benjamin Maneyrol pour la clarinette) et par quelques-uns des objets vibratoires chers à Sarah (ici, des casiers de boissons, jaunes, ou bleus, ou noirs).

On croise parfois une phrase ou un slogan, teinté d'humour subliminal (la banderole “dorémi-antifa-sol”, le casier “Don't stop talking about Palestine”, le T-Shirt “forgeron-ne-s antifascistes” de Clémentine Gomez, une des deux décoratrices avec Louise Vachez). Mais, plutôt qu'un message formel, le clip propulse une énergie, une invitation : « *C'est un “safe space” où les petites filles se construisent, se rechargent, un endroit de douceur – même si on dit “vous allez être blessées, ça va être dur”* ».



©GRÉGOIRE GERSTMANS

IAMWILL

À 13 ans, en l'an 2000, Guillaume Vierset achetait son premier – double – album 33 tours : *One*, regroupant les vingt-sept numéros 1 des Beatles. Il y a pire pour entrer dans le monde fabuleux de la musique.

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Cet « univers hyper riche » l'a tellement marqué que, bien des années plus tard, le sujet de son mémoire d'harmonie était une comparaison entre les Beatles et le guitariste Pat Metheny. « Et ça a marché ! »

Entre-temps, le bienheureux guitariste a hérité d'une collection de quelque quatre-cents 33 tours parus entre 1960 et 1975, soit la période sans doute la plus riche de la musique populaire occidentale. Cela lui a permis de faire nombre de découvertes extraordinaires comme Soft Machine, le prog rock, le jazz et le free jazz.

Dans le lot, Guillaume Vierset-IAMWILL épingle Nick Drake (1948-1974), mort à 26 ans, qui fait partie des chanteurs maudits et géniaux : « Un grand monsieur avec un côté impénétrable car on ne connaît pas grand-chose de sa vie. Ce personnage m'a complètement fasciné ». Au point d'inspirer son projet Harvest Group.

Projet dans lequel on reconnaîtra également la marque de l'inénarrable Neil Young et l'un de ses albums de référence, *Harvest* (1972). Et « il ne se passe pas un mois sans que j'écoute *Déjà Vu* », le chef-d'œuvre de Crosby Stills Nash and... Young (1970).

Parmi les artistes plus récents, le guitariste désormais chanteur cite Fionn Regan, qui « fait partie de l'univers d'IAMWILL », tout comme Bon Iver ou Sufjan Stevens et l'album *Carrie & Lowell* (2015) et sa réalisation lo-fi qu'il recherche. Cela se retrouve dans l'utilisation du micro Green Bullet, non pas pour l'harmonica auquel il est destiné, mais pour obtenir une voix au son téléphonique.

Parmi les artistes maudits qui lui sont chers, citons encore Elliott Smith (1969-2003) dont l'univers l'a « beaucoup touché, avec sa folk introspective et son petit côté punk, voire grunge ». Outre l'évident Radiohead, qu'est-ce que Guillaume Vierset emporterait comme album sur l'île déserte avec électricité ? « Pink Moon de Nick Drake. À la maison, je n'écoute que des vinyles et celui-là, il faut se lever toutes les dix minutes pour le retourner. » En boucle, bien évidemment.



©DR

OK PANDA

Avec sa mascotte en forme d'épi de maïs à la chevelure gominée sculptée en forme de banane et aux imposantes lunettes de soleil rouges, le C'Rock Maïs Festival α, il est vrai, de quoi intriguer. Lorsque les cinq membres du groupe pop OK PANDA reçoivent la proposition d'y jouer en 2024, ils se demandent dans un premier temps si c'est bien sérieux cette histoire...

TEXTE : LOUISE HERMANT

Les musiciens acceptent, toujours partants pour une nouvelle expérience et un peu de visibilité. Et puis, l'événement se tient près de Biarritz : il y a plus désagréable comme décor. « Ils proposaient aussi un cachet raisonnable et deux nuits sur place. Du coup, on s'est dit qu'on allait y aller, se souvient le guitariste Till De Saeger. On est partis le jeudi soir à 18h, on a fait une courte halte à Orléans avant d'arriver le lendemain. On a quand même fait 14 heures en mobile-home pour y parvenir. Et à ce moment-là, on se demandait vraiment dans quoi on allait mettre les pieds. »

Mais les inquiétudes s'apaisent rapidement. « On est arrivés, tout le monde faisait du surf, c'était trop chouette. On logeait dans un centre de vacances, un genre de Center Parks. Sauf qu'on était hors saison, donc il y avait juste nous et un autre groupe sur tout le site. La piscine venait tout juste d'ouvrir. C'étaient des vacances de rêve, on avait tout, rien que pour nous ! » Sous les coups de 20h, il est quand même temps de sortir de l'eau pour filer sur scène. « Tout était ultra bien organisé. Il y avait environ 6.000 personnes au festival. C'était un concert de barge. C'était trop bien. On n'a jamais vendu autant de merch, c'était dingue. » Ils sauvent par la même occasion le groupe français Gwendoline, qui a débarqué sans leur pied de synthé. « On a été se coucher à 2h du matin, pour se réveiller à 7h et faire toute la route d'une traite. C'est reparti pour 14 heures de mobile-home le dimanche. » Ils l'admettent aujourd'hui sans hésiter : ce concert pour lequel ils étaient quelque peu sceptiques reste l'un de leurs meilleurs souvenirs sur scène. Ils en tirent une leçon simple mais précieuse : « Faut tout accepter, il peut y avoir de très bonnes surprises ! »

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?
C'EST NOUS !

PlayRight®



Social media

**Créez,
pour le reste
on gère.**

ée. Vous les auteurs·es et nous la Sabam,
on est tellement complémentaires. Pour vous faire
exister sur la scène musicale, nous gérons vos
droits avec soin, soutenons vos projets grâce
à des bourses et récompensons votre créativité
avec des prix. Ensemble, nous créons une synergie
unique pour imaginer, innover et diffuser la culture.
Ensemble, continuons à faire vivre la musique.

sabam.be

@ sabamofficial

sabam

**TOI SUR SCÈNE.
NOUS DANS
LES COULISSES.**

AMPLO
Performing for creative people



www.amplo.be

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE



INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU 23 NOVEMBRE 2025

▶▶▶▶ WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE ◀◀◀◀

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

jam.
rtbf

LE SOIR

moustique



BOTANIQUE

VOLTA

PlayRight®

sabam
for culture



RÉGION DE
BRUXELLES-
CAPITALE

F3

FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES